

Epistémologie générale et épistémologie des sciences sociales

Sélection de citations

Alain Beitone

Septembre 2016

A

« C'est la dichotomie valeur-absence de jugement de valeur qui est intenable, et non l'un ou l'autre des deux termes. Si Popper concède que des idéaux scientifiques d'objectivité et de neutralité axiologique sont eux-mêmes des valeurs, cette proposition a des conséquences qui touchent à la vérité même des jugements ; le sens de ceux-ci implique l'idée « évaluante » qu'un jugement vrai est meilleur qu'un jugement faux. Toute analyse des théorèmes des sciences sociales relatifs à un contenu devrait nécessairement remonter jusqu'à leurs éléments axiologiques, même si les théorèmes n'en font pas mention. Ce moment axiologique n'est cependant pas opposé abstraitement à celui du jugement, mais il lui est immanent. Valeur et neutralité axiologique ne sont pas séparées, mais imbriquées l'une dans l'autre. Chacun des deux termes isolé de l'autre serait faux ; aussi bien un jugement qui s'appuierait sur une valeur extérieure à lui-même que celui qui se paralyserait en extirpant le moment évaluant qui lui est immanent et indissociable ».

Th. Adorno (1979), Introduction, in **De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales**, Editions Complexe, p. 53 [1969]

« Naturellement, cela n'a jamais conduit Weber à affirmer que la science serait en tant que telle "indépendante à l'égard des valeurs" au sens où les jugements de valeur, normes et idéaux ne joueraient aucun rôle dans le processus de la connaissance. Les critiques du principe de l'indépendance à l'égard des valeurs semblent lui attribuer de telles conceptions de diverses manières pour rendre leurs attaques plausibles. Que la science ait été pour lui une entreprise de la société, un domaine défini institutionnellement et en cela régi par des normes, où les jugements de valeur, les idéaux et les décisions ont une importance essentielle, voilà qui ne devrait guère faire de doute pour qui connaît ses travaux sur la question. En formulant son principe de l'indépendance à l'égard des valeurs, il ne voulait pas refuser plus ou moins l'insertion sociale du processus de la connaissance scientifique - et avec elle les états de fait mentionnés ci-dessus -, au contraire, ce principe qui a lui-même un caractère normatif doit contribuer à assurer au moins une relative autonomie du domaine scientifique face à ces états de fait, afin que le processus de la connaissance puisse se dérouler d'une manière optimale - c'est à dire entre autres : délivré des effets immédiats d'intérêts politiques du moment et délivré d'influences idéologiques. Il exerce en plus une fonction critique à l'égard des formes traditionnelles du savoir et de la pensée qui facilitent l'introduction de jugements de valeur à la mode dans le processus de la connaissance. Son but n'est pas de rendre la science disponible pour des valeurs exogènes - comme l'affirme Marcuse - mais de faire apparaître et prévaloir ses valeurs endogènes et les rendre assez indépendantes des valeurs exogènes pour que soit possible une quête de la vérité sans préjugé. On ne peut guère avoir de doute sur la

nature de ces valeurs endogènes : orientation vers l'idéal de la vérité, appréhension sans illusion des ensembles d'effets sociaux, mise au jour des faits désagréables et refus de cette pensée pour se faire plaisir qui réapparaît encore dans les théories de ses adversaires d'aujourd'hui, voilà ce qui est pour lui l'essentiel »

Hans Albert (1987), *La Sociologie critique en question*, traduit de l'allemand par Jean Amsler, Jean-Rodolphe Amsler et Lilyane Deroche, Paris, P.U.F., p. 98-99

« Max Weber a aussi pris position dans son œuvre, comme on le sait, sur l'importance de la science pour la pratique sociale dans d'autres domaines. (...) Ses développements sur ces problèmes montrent sans ambiguïté que pour lui l'importance de la science pour la pratique ne se réduisait nullement à son utilisation comme technique, comme on pourrait le croire d'après la critique actuellement répandue du principe de l'indépendance des valeurs, mais que c'est précisément la science indépendante à l'égard des valeurs au sens où il l'entend qui possède en plus un rôle essentiel pour l'orientation des valeurs et donc aussi pour la définition des objectifs et la prise de position pratique, et essentiellement parce qu'elle permet la critique à partir de la base de connaissance. Il en ressort également que selon Weber la science indépendante à l'égard des valeurs est utilisable aussi bien de façon critique que de façon constructive pour la pratique sociale en d'autres domaines. Si l'on considère le rôle, sans aucun doute central pour sa conception historico-sociologique d'ensemble, de la rationalisation et de l'intellectualisation, et l'importance des sciences dans ce processus, qui consiste essentiellement en une critique des croyances transmises, on peut décrire avec une certaine précision les deux façons d'utiliser la science dans la pratique grâce aux mots "éclairer" et "guider". Qu'une science indépendante à l'égard des valeurs, visant à un savoir nomologique, puisse être utilisée non seulement pour guider des processus naturels et sociaux - en gros par l'intermédiaire de systèmes technologiques construits adéquatement - mais aussi pour la critique des conceptions axiologiques et objectives de tout genre à partir de nouvelles connaissances, et par là même éclairer, est un fait qui n'a pas été remarqué en général par les critiques de Weber, quoique cette utilisation critique des résultats scientifiques doive conduire inévitablement à la destruction des conceptions qui ont servi à lancer des attaques vigoureuses contre la position de Weber, par exemple les diverses versions des doctrines politiques de salut et de solution globale. Dans ces deux fonctions, la science orientée vers le progrès de la connaissance peut être considérée comme l'agent possible de la modernisation et de la réforme, de l'amélioration des solutions jusqu'alors en vigueur dans tous les domaines de la société, y compris le domaine politique. (...) Tant que la science peut contribuer à la solution des problèmes politiques, le politicien qui agit conformément à l'éthique de la responsabilité devra faire appel aux résultats et méthodes de la science pour prendre ses décisions. Cela ne signifie naturellement pas que ces décisions sont déductibles des résultats de la science, mais que des convictions pertinentes pour la décision, de caractère objectif ou axiologique, sont corrigibles à partir de tels résultats qu'un dernier ressort la détermination de l'objectif et le choix du moyen sont soumis à un examen critique grâce à l'utilisation de tels résultats. »

Hans Albert (1987), *La Sociologie critique en question*, traduit de l'allemand par Jean Amsler, Jean-Rodolphe Amsler et Lilyane Deroche, Paris, P.U.F., p. 106

« L'opposition du XIXe siècle entre les sciences de la nature et les sciences historiques, comme la croyance à l'objectivité et à la précision absolue des sciences de la nature, sont aujourd'hui choses du passé »

H. Arendt : « Le concept d'histoire » (1956) in, **La crise de la culture**, Gallimard, Coll. Idées, 1972, (p. 67).

« ...la sociologie, comme toute science, bien que pour d'autres raisons, entraîne ce que M. Weber appelait un désenchantement du monde. La science dépouille la nature de ses charmes, de tout ce qui la rendait proche ou familière, de ce qui touchait notre sensibilité et nourrissait nos rêves. Elle nous révèle un univers, soumis à un déterminisme, rigoureux ou aléatoire, que les savants n'auront jamais fini de déchiffrer, univers qui ne ressemblera plus jamais au cosmos, pensé par les anciens, dont l'harmonie servait de modèle et de garant à l'ordre humain »

R. Aron (1971), **De la condition historique du sociologue**, Gallimard, (pp.47-48)

« On objectera, à juste titre, que l'opposition entre les deux hommes porte moins sur la partie proprement scientifique de leurs œuvres que sur les intentions et les implications philosophiques. J'en conviens sans peine (...). En profondeur, la définition wébérienne de la sociologie, issue de la philosophie idéaliste allemande et de la théorie économique et juridique de l'action, se concilie avec la définition par le social, différencié du politique et de l'économique, à la suite de la double révolution, française et industrielle. L'une et l'autre, en dépit d'un langage différent, mettent l'accent sur la socialisation de l'individu, l'une et l'autre surmontent l'opposition de l'individu et de la société, pensés à tort comme des choses extérieures l'une à l'autre. Du même coup s'esquisse la synthèse entre les deux histoires possibles de la sociologie... »

R. Aron (1971), **De la condition historique du sociologue**, Gallimard, (page 29)

[Comme le suggère le texte, les « deux hommes » dont il est question sont E. Durkheim et M. Weber]

B

« Face au réel, ce qu'on croit savoir offusque ce qu'on devrait savoir. Quand il se présente à la culture scientifique, l'esprit n'est jamais jeune. Il est même très vieux, car il a l'âge de ses préjugés. Accéder à la science, c'est, spirituellement rajeunir, c'est accepter une mutation brusque qui doit contredire un passé. »

G. Bachelard : **La formation de l'esprit scientifique** (1938), Vrin, 1983 (p. 14)

« La science dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas, par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire.

L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du

véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir de connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit. »

G. Bachelard : **La formation de l'esprit scientifique** (1938), Vrin, 1983 (p. 14)

« Dans la formation de l'esprit scientifique, le premier obstacle, c'est l'expérience première, c'est l'expérience placée avant et au-dessus de la critique qui, elle, est nécessairement un élément intégrant de l'esprit scientifique. Puisque la critique n'a pas opéré explicitement, l'expérience première ne peut, en aucun cas, être un appui sûr. Nous donnerons de nombreuses preuves de la fragilité des connaissances premières, mais nous tenons tout de suite à nous opposer nettement à cette philosophie facile qui s'appuie sur un sensualisme plus ou moins franc, plus ou moins romancé, et qui prétend recevoir directement ses leçons d'un donné clair, net, sûr, constant, toujours offert à un esprit toujours ouvert »

G. Bachelard : **La formation de l'esprit scientifique** (1938), Vrin, 1983 (p. 23)

« ...l'esprit scientifique doit se former contre la Nature, contre ce qui est, en nous et hors du nous, l'impulsion et l'instruction de la Nature, contre l'enchaînement naturel, contre le fait coloré et divers. L'esprit scientifique doit se former en se réformant »

G. Bachelard : **La formation de l'esprit scientifique** (1938), Vrin, 1983 (p. 23)

« Il n'y a pas de connaissance par juxtaposition. Il faut toujours qu'une connaissance ait une valeur d'organisation ou plus exactement de réorganisation. S'instruire c'est prendre conscience de la valeur de division des cellules du savoir »

G. Bachelard : **Le rationalisme appliqué**, (1949), PUF, 1970, (p. 65)

« Le doute universel pulvériserait irrémédiablement le donné en une masse de faits hétéroclites. Il ne correspond à aucune instance réelle de la recherche scientifique. La recherche scientifique réclame, au lieu de la parade du doute universel, la constitution d'une problématique. Elle prend son départ réel dans un problème, ce problème fut-il mal posé »

G. Bachelard : **Le rationalisme appliqué**, (1949), PUF, 1970, (p. 51)

« Au lieu d'être une impasse comme le proclame l'ancienne psychologie, l'abstraction est un carrefour d'avenues »

G. Bachelard (1949/1970), **Le rationalisme appliqué**, (1949), PUF, (p. 22)

« En résumé, pas de rationalité à vide, pas d'empirisme décousu, voilà les deux obligations philosophiques qui fondent l'étroite et précise synthèse de la théorie et de l'expérience dans la physique contemporaine. »

G. Bachelard : **Le rationalisme appliqué**, (1949), PUF, 1970, (p. 3)

« Ainsi la science n'est pas le pléonasma de l'expérience. Ses concepts ne sont nullement les concepts d'un empirisme par principe attaché aux objets séparés présentés par l'aperception. Nous aurons à revenir, pour les caractériser philosophiquement, sur les interconcepts qui forment la contexture d'une science particulière. Pour l'instant, il suffit de noter le travail d'extension des notions en dessous des apparences immédiates, par l'action d'une essentielle réflexion qui critique sans cesse les idées premières. En somme l'empirisme commence par l'enregistrement des faits évidents, la science dénonce ces évidences pour découvrir les lois cachées. Il n'y a de science que de ce qui est caché »

G. Bachelard : **Le rationalisme appliqué**, (1949), PUF, 1970, (p. 38)

« Pour le savant, la connaissance sort de l'ignorance comme la lumière sort des ténèbres. Le savant ne voit pas que l'ignorance est un tissu d'erreurs positives, tenaces, solidaires. Il ne se rend pas compte que les ténèbres spirituelles ont une structure et que, dans ces conditions, toute expérience objective correcte doit toujours déterminer la correction d'une erreur subjective. Mais on ne détruit pas les erreurs une à une facilement. Elles sont coordonnées. L'esprit scientifique ne peut se constituer qu'en détruisant l'esprit non scientifique. Trop souvent le savant se confie à une pédagogie fractionnée alors que l'esprit scientifique devrait viser à une réforme subjective totale. »

G. Bachelard: **La philosophie du non** (1940), PUF, Coll. Quadrige, 2002, (p. 8)

« En somme la science instruit la raison. La raison doit obéir à la science, à la science la plus évoluée, à la science évoluant. La raison n'a pas le droit de majorer une expérience immédiate ; elle doit au contraire se mettre en équilibre avec l'expérience la plus richement structurée. En toute circonstance, l'immédiat doit céder le pas au construit. »

G. Bachelard : **La philosophie du non** (1940), PUF, Coll. Quadrige, 2002, (p. 144)

« Deux hommes, s'ils veulent s'entendre vraiment, ont dû d'abord se contredire. La vérité est fille de la discussion, non pas fille de la sympathie. »

G. Bachelard : **La philosophie du non** (1940), PUF, Coll. Quadrige, 2002, (p. 134)

« Sur le terrain des relations entre jugements de faits et jugements de valeurs, les choses ont aussi bougé. Ni une stricte « neutralité axiologique », ni un amalgame entre les deux n'apparaissent aujourd'hui complètement satisfaisants. Là aussi des positions plus dialectiques sont proposées. Les sciences sociales n'utilisent-elles pas des modes d'évaluation des comportements et des processus sociaux qui ont une double dimension technique (outils de mesure) et morale (systèmes de valeurs) ? Et ensuite, leurs résultats, tels qu'ils sont diffusés dans la société, ne revêtent-ils pas des significations éthiques et politiques dans les diverses appropriations dont ils sont l'objet ? En ce sens, les sciences sociales, qui ne peuvent échapper complètement aux jugements de valeurs, restent pour une part encastrées dans des cadres axiologiques. Mais dire qu'il y a de l'axiologique dans les sciences sociales ne nous conduit pas à conclure qu'il n'y a *que* de l'axiologique dans le scientifique. Car, historiquement, les sciences sociales ont produit des ressources d'objectivation et de distanciation (des concepts, des techniques, des épreuves empiriques, etc.) rendant possible un certain détachement des deux aspects. Si on tient compte de cette double dimension, le problème pour les sciences sociales est alors plutôt de clarifier de manière réflexive les appuis axiologiques de leurs travaux, en amont, et de contribuer à orienter de manière plus contrôlée leurs usages socio-politiques, en aval ».

Bensaid D. et Corcuff Ph. (1998), « *Le travail intellectuel au risque de l'engagement* », **Agone**, « Neutralité et engagement du savoir », n° 18-19, pp. 21

« Le sociologue cherche donc à comprendre la société en suivant une discipline scientifique : ce qu'il découvre et note sur les phénomènes sociaux qu'il étudie se situe dans un cadre de référence assez rigoureusement défini. Un des traits de ce cadre est que les opérations s'y déroulent selon certaines règles. Comme scientifique, le sociologue s'efforce d'être objectif, de contrôler ses préférences et ses préjugés personnels, de percevoir clairement plutôt que de juger normativement. Bien entendu, cette contrainte ne touche pas son existence entière, mais se limite à ce qu'il fait en tant que sociologue. Il ne prétend pas non plus que son cadre de référence soit le seul qui permette de considérer la société. D'ailleurs, très peu de savants, toutes disciplines confondues prétendraient aujourd'hui que le seul regard digne d'être porté sur le monde soit le regard scientifique. Le botaniste qui observe une jonquille n'a aucune raison de disputer au poète le droit de voir le même objet de manière très différente. Il existe

des jeux de toutes sortes. Il ne s'agit pas de nier la validité de ceux des autres mais d'être clair sur les règles de son propre jeu. Pour son jeu, donc, le sociologue pratique des règles scientifiques. Il doit aussi avoir clairement à l'esprit ce que signifient ces règles, c'est-à-dire se préoccuper de méthodologie. La méthodologie n'est pas son but : son but, redisons-le, est d'essayer de comprendre la société. La méthodologie est une aide pour atteindre ce but.

Pour comprendre la société, ou le segment qu'il est en train d'en étudier, il a recours à différents moyens. Les techniques statistiques, qui sont très utiles pour répondre à certaines questions, en font partie mais ne constituent pas la sociologie. En tant que scientifique, le sociologue doit s'attacher au sens précis des mots qu'il emploie, et donc employer une terminologie précise : non pas qu'il lui faille inventer une nouvelle langue à lui, mais il ne peut utiliser naïvement le langage courant. En fin de compte, l'intérêt du sociologue est essentiellement théorique. Il s'agit de comprendre pour comprendre, sans viser d'autre but. Il peut être conscient, voire inquiet, des possibilités d'application concrètes ou des conséquences de ses découvertes, mais alors il sort du cadre de référence sociologique comme tel et entre dans le domaine des valeurs, des croyances et des idées, qu'il partage avec tous ceux qui ne sont pas sociologues. »

P. L. Berger (1963/2006), **Invitation à la sociologie**, La Découverte, Coll. Grands Repères (pp. 50-51)

« Dans ses voyages dans le monde des humains, le sociologue rencontrera fatalement d'autres voyeurs professionnels. Ces derniers en auront parfois un peu d'humeur, trouvent qu'il braconne sur leurs chasses gardées. Il rencontrera ici l'économiste, là le politologue, ailleurs le psychologue ou l'ethnologue. Mais les questions qui l'avaient amené au même endroit sont probablement différentes de celles qui poussent ces autres maraudeurs. Les questions du sociologue sont presque toujours les mêmes : « Que font ces gens les uns avec les autres ? », « Quelle relations entretiennent-ils ? », « Comment ces relations s'organisent-elles en institutions ? », « Quelles sont les idées collectives qui font bouger les gens et les institutions ? ». En cherchant réponse à ces questions dans des cas particuliers, le sociologue sera amené, bien sûr, à traiter de questions économiques ou politiques, mais il le fera de manière assez différente de celles de l'économiste ou du politologue. C'est la même scène humaine qu'il contemple et que ces autres scientifiques considèrent. Mais le sociologue a un angle de vision différent. Cela compris, on voit qu'il n'y a guère de sens à essayer de délimiter pour le sociologue un territoire particulier à l'intérieur duquel il serait chez lui pour mener son travail »

P. L. Berger (1963/2006), **Invitation à la sociologie**, La Découverte, Coll. Grands Repères (p. 53)

« Le raisonnement expérimental n'est donc pas un empirisme : il ne se contente pas de lire les faits; il retient et travaille les relations qui peuvent être théoriquement significatives »

J.M. Berthelot, « Préface », in E. Durkheim, **Les règles de la méthode sociologique**, (1895), Flammarion, Coll. Champs, (p. 31).

« Les biais idéologiques et les plaidoyers particuliers sont une caractéristiques universelle du travail scientifique, dont le seul remède est la critique publique d'autres scientifiques s'appuyant sur des normes professionnelles reconnues dans le domaine considéré. Jusqu'ici, cependant, il n'y a rien qui différencie l'économie des autres disciplines scientifiques.

Il y a cependant des biais particuliers auxquels les économistes sont enclins qui n'ont pas leur équivalent dans les sciences physiques. Une source importante de biais de ce type se trouve dans l'association intime de certaines propositions d'économie positive et de quelque chose de très proche de ces mêmes propositions en économie normative ».

Blaug M. (1994) : **La méthodologie économique**, *Economica*, p. 128

« Beaucoup de personnes et même, semble-t-il, certains auteurs de manuels se font de la marche de notre travail une image étonnamment candide. Au commencement, diraient-ils volontiers, sont les documents. L'historien les rassemble, les lit, s'efforce d'en peser l'authenticité et la véracité. Après quoi et après seulement il les met en œuvre... Il n'y a qu'un malheur : aucun historien, jamais, n'a procédé ainsi. Même lorsque, d'aventure, il s'imagine le faire. Car les textes ou les documents archéologiques, fut-ce les plus clairs en apparence et les plus complaisants, ne parlent que lorsqu'on sait les interroger. Avant Boucher de Perthes, les silex abondaient, comme de nos jours, dans les alluvions de la Somme. Mais l'interrogateur manquait et il n'y avait pas de préhistoire [...] En d'autres termes, toute recherche historique suppose, dès ses premiers pas, que l'enquête ait déjà une direction. Jamais dans aucune science l'observation passive n'a rien donné de fécond. A supposer d'ailleurs qu'elle soit possible »

Marc Bloch (1941), **Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien**, cité par B. Lahire : **L'esprit sociologique**, La Découverte, Coll. Textes à l'appui, 2005, p. 167

« Loin de faire grief au sociologue critique de ses engagements nous lui reprocherions de ne pas les tenir jusqu'au bout. En effet, la sociologie critique des trente dernières années s'est surtout attachée, particulièrement en France, au problème des inégalités sociales (...). Sous ce rapport cette sociologie peut être traitée comme une sociologie de la justice. Elle met comme nous la question de la justice au centre de ses interrogations et, l'abordant dans ses rapports Etat, la traite comme un problème de sociologie politique. Mais elle dévoile des inégalités, décrites comme autant d'injustices, sans clarifier la position de justice partir de laquelle elles peuvent être définies comme telles. (...). C'est notamment au prix une clarification de l'échelle de valeur implicite que la sociologie critique peut faire progresser sa scientificité. Or la sociologie critique s'est consacrée le plus souvent à la critique des inégalités sans construire explicitement la norme de justice permettant de justifier cette critique. Cela au nom une division entre jugements de réalité et jugements de valeurs, souvent appuyée sur autorité de Max Weber, qui constitue sans doute un des dogmes les moins questionnés de l'épistémologie pratique de la sociologie. Pour défendre à la fois une position de retrait par rapport aux valeurs, qui en reconnaisse la relativité, et la légitimité d'une critique, la sociologie prétend, lorsqu'elle prend conscience de la tension entre ces deux exigences, ne rien faire autre que d'opposer les "réalités" que dévoile la science, au discours que la société tient sur elle-même et ses *idéaux* déclarés sans prendre parti sur la justice. Mais cette position est difficile à soutenir parce que la simple description des inégalités exerce un effet de sélection et de détermination et enferme en elle-même une définition vague et implicite de ce que devrait être égalité. »

Boltanski L. (1990), *Sociologie critique et sociologie de la critique*, **Politix**. Vol. 3, N°10-11. Deuxième et troisième trimestre 1990. (p129-130)

« La nécessité du pluralisme doctrinal ne relève pas seulement du refus de principe de la mise au pas du chercheur. Elle est aussi la condition la plus sûre de l'effort de scientificité pour la simple raison que rien ne vaut la controverse pour produire des falsifications ou pour contraindre les parties à s'y soumettre »

A. Bonnafous: **Le siècle des ténèbres de l'économie**, *Economica*, 1989, (p. 178)

« Il ne résulte donc pas du fait que l'homme soit capable de désirs, d'anticipations ou de calculs, que la sociologie doive parler un langage typiquement différent de celui des sciences de la nature. (...) la sociologie est, comme toute science, amenée à utiliser un langage dont le vocabulaire de base est constitué par des variables et dont la syntaxe consiste à définir des relations entre ces variables. »

R. Boudon : **Les méthodes en sociologie**, PUF, Coll. QSJ, 5ème éd., 1980, (pp. 23-24)

« ...la familiarité avec l'univers social constitue pour le sociologue l'obstacle épistémologique par excellence, parce qu'elle produit continûment des conceptions ou des systématisations fictives en même temps que les conditions de leur crédibilité. Le sociologue n'en a jamais fini avec la sociologie spontanée et il doit s'imposer une polémique incessante contre les évidences aveuglantes qui procurent à trop bon compte l'illusion du savoir immédiat et de sa richesse indépassable. »

P. Bourdieu, J. C. Passeron, J.C. Chamboredon : **Le métier de sociologue** (1968), 3^{ème} édition, 1980, (p. 27)

« ...l'absence de théorie, d'analyse théorique de la réalité, que couvre le langage d'appareil, enfante des monstres. (...) Je ne suis pas assez naïf pour penser que l'existence d'une analyse rigoureuse et complexe de la réalité sociale suffise à mettre à l'abri de toutes les formes de déviations terroristes ou totalitaires. Mais je suis certain que l'absence d'une telle analyse laisse le champ libre. C'est pourquoi, contre l'antiscientisme qui est dans l'air du temps et dont les nouveaux idéologues ont fait leurs choux gras, je défends la science et même la théorie lorsqu'elle a pour effet de procurer une meilleure compréhension du monde social.

On n'a pas à choisir entre l'obscurantisme et le scientisme »

P. Bourdieu : Interview à Libération (3 et 4 novembre 1979), repris dans **Question de sociologie**, Edition de Minuit, 1980

« Il existe donc des univers dans lesquels s'instaure un consensus social à propos de la vérité mais qui sont soumis à des contraintes sociales favorisant l'échange rationnel et obéissant à des mécanismes d'universalisation tels que les contrôles mutuels ; dans lesquels les lois empiriques de fonctionnement régissant les interactions impliquent la mise en œuvre de contrôles logiques; dans lesquels les rapports de force symboliques prennent une forme, tout à fait exceptionnelle, telle que, pour une fois, il y a une force intrinsèque de l'idée vraie, qui peut puiser de la force dans la logique de la concurrence ; dans lesquels les antinomies ordinaires entre l'intérêt et la raison, la force et la vérité, etc. tendent à s'affaiblir ou à s'abolir.

»

P. Bourdieu (2001), **Science de la science et réflexivité**, Raison d'agir, (p. 162)

« ...en dépit de toutes les discussions à la Dilthey sur le caractère particulier des sciences humaines, les sciences sociales sont soumises aux règles qui valent pour les autres sciences : il s'agit de produire des systèmes explicatifs cohérents, des hypothèses et ou des propositions organisées en modèles parcimonieux capables de rendre compte d'un vaste nombre de faits observables empiriquement et susceptibles d'être réfutés par des modèles plus puissants, obéissant aux mêmes règles de cohérence logique, de systémativité et de réfutabilité empirique."

P. Bourdieu : **Réponses**, Seuil, 1992, (p. 159)

« La plupart des difficultés que la sociologie rencontre résultent précisément du fait que l'on veut toujours qu'elle ne soit pas une science comme les autres. »

P. Bourdieu : **Réponses**, Seuil, 1992, (p. 159)

« ...un champ scientifique authentique est un espace où des chercheurs s'accordent sur les terrains de désaccord et sur les instruments avec lesquels ils sont en mesure de résoudre ces désaccords, et sur rien d'autre »

P. Bourdieu : **Réponses**, Seuil, 1992, (p. 152)

« L'abdication empiriste a pour elle toutes les apparences et toutes les approbations, parce que, en faisant l'économie de la construction, elle laisse au monde social tel qu'il est, à l'ordre établi, les opérations essentielles de la construction scientifique – choix du problème, élaboration des concepts et des catégories d'analyse – et qu'elle remplit ainsi, au moins par défaut, au titre de ratification de la doxa, une fonction foncièrement conservatrice »

P. Bourdieu : **Réponses**, Seuil, 1992, (p. 214)

« Mais construire un objet scientifique, c'est, d'abord et avant tout, rompre avec le sens commun, c'est-à-dire avec des représentations partagées par tous, qu'il s'agisse des simples lieux communs de l'existence ordinaire ou des représentations officielles, souvent inscrites dans des institutions, donc à la fois dans l'objectivité des représentations sociales et dans les cerveaux. Le préconstruit est partout. »

P. Bourdieu : **Réponses**, Seuil, 1992, (p. 207)

« Il est vrai que la sociologie exerce un effet désenchanteur, mais le réalisme scientifique et politique qu'elle suppose et renforce évite de lutter là où il n'y a pas de liberté – ce qui est souvent un alibi de la mauvaise foi – de manière à occuper pleinement les lieux de véritable responsabilité. S'il est vrai que la sociologie, et peut-être plus particulièrement celle que je pratique, peut encourager le sociologisme comme soumission aux lois d'airain de la société (et cela même si son intention est exactement à l'opposé), je pense que l'alternative qu'établissait Marx entre l'utopisme et le sociologisme est assez trompeuse : il y a place, entre la résignation sociologiste et le volontarisme utopiste, pour un utopisme raisonné, c'est-à-dire un usage politiquement conscient et rationnel des limites de liberté accordées par une véritable connaissance des lois sociales et spécialement de leurs conditions historiques de validité. La tâche politique de la science sociale est de se dresser à la fois contre le volontarisme irresponsable et le scientisme fataliste, de travailler à définir un utopisme rationnel en usant de la connaissance du probable pour faire avenir le possible »

P. Bourdieu : **Réponses**, Seuil, 1992, (p. 169)

La sociologie « s'oppose aux prudences de la bienséance académique qui inclinent à la retraite vers les objets éprouvés, mais elle s'oppose tout autant aux fausses audaces de l'essayisme ou aux imprudences arrogantes du prophétisme. Ecartant l'alternative dans laquelle s'enferment ceux qui veulent avoir tort avec Sartre plutôt que raison avec Aron, ou l'inverse, celle de l'humanisme décisive que l'on tient pour générosité et de l'indifférence désenchantée qui se veut lucidité, elle vise à soumettre l'actualité, autant que c'est possible, aux exigences ordinaires de la connaissance scientifique ».

P. Bourdieu : *La science et l'actualité*, **Actes de la recherche en sciences sociales**, Mars 1986, n° 61, pp. 2-3

« On ne peut songer à soumettre l'actualité à l'analyse scientifique si l'on n'a pas rompu avec l'illusion de tout comprendre d'emblée qui définit le rapport ordinaire à cette donnée immédiate de l'expérience sociale. La rupture réside dans le fait de constituer comme faisant question ce qui paraît hors de question, évidence, de cette évidence qui s'impose à l'indignation éthique, à la sympathie militante ou à la conviction rationnelle. La distance sociale et mentale, entre le débat public et la problématique scientifique est en ce cas si grande que c'est la rupture inaugurale qui est exposée à faire figure de prise de position inspirée par le préjugé. »

P. Bourdieu : *La science et l'actualité*, **Actes de la recherche en sciences sociales**, mars 1986, n° 61, pp. 2-3

« La vision bachelardienne du travail scientifique, que j'ai résumée dans la formule, le fait scientifique est conquis, construit, constaté, doit être élargie et complétée. On pense tacitement que la construction doit être validée par l'expérience, dans un rapport entre l'expérimentateur et son objet. En fait, le processus de validation de la connaissance comme légitimation (assurant le monopole de l'opinion scientifique légitime) concerne le rapport entre le sujet et l'objet, mais aussi le rapport entre les sujets et surtout les rapports entre les sujets à propos de l'objet (...). Le fait est conquis, construit, constaté dans et par la communication dialectique entre les sujets, c'est-à-dire à travers le processus de vérification, de production collective de la vérité, dans et par la négociation, la transaction et aussi l'homologation, ratification par le consensus explicitement exprimé (et non pas seulement dans la dialectique entre l'hypothèse et l'expérience). Le fait ne devient un fait scientifique que s'il est reconnu »

P. Bourdieu, **Science de la science et réflexivité**, Raison d'agir, 2001, (pp. 143-144)

« Chaque discipline (comme champ) est définie par un *nomos* particulier, un principe de vision et de division, un principe de construction de la réalité objective irréductible à celui d'une autre discipline - selon la formule de Saussure : "le point de vue crée l'objet" »

P. Bourdieu, **Science de la science et réflexivité**, Raison d'agir, 2001, (p. 103)

« C'est parce que le champ scientifique est, par certains côtés, un champ comme les autres mais qui obéit à une logique spécifique, que l'on peut comprendre, sans faire appel à une forme quelconque de transcendance, qu'il est un lieu historique où se produisent des vérités transhistoriques. La première, et sans doute la plus fondamentale, des propriétés singulières du champ scientifique est, comme on l'a vu, sa fermeture (plus ou moins totale) qui fait que chaque chercheur tend à n'avoir pas d'autre récepteurs que les chercheurs les plus aptes à le comprendre mais aussi à le critiquer voire à le réfuter et à le démentir. La seconde, qui donne sa forme particulière à l'effet de censure impliqué dans cette fermeture, est le fait que la lutte scientifique, à la différence de la lutte artistique, a pour enjeu le monopole de la représentation scientifiquement légitime du « réel » et que les chercheurs, dans leur confrontation, acceptent tacitement l'arbitrage du « réel » (tel qu'il peut être produit par l'équipement théorique et expérimental effectivement disponible au moment considéré). Tout se passe comme si, adoptant une attitude proche de ce que les phénoménologues appellent « l'attitude naturelle », les chercheurs s'accordaient tacitement sur le projet de donner une représentation réaliste du réel; ou, plus précisément, acceptaient tacitement l'existence d'une réalité objective par le fait de se donner le projet de chercher et de dire la vérité du monde et d'accepter d'être critiqués, contredits, réfutés au nom d'une référence au réel, ainsi constitué en arbitre de la recherche »

P. Bourdieu, **Science de la science et réflexivité**, Raison d'agir, 2001, (p. 136-137)

« On ne saurait en effet surestimer les risques auxquels est exposé tout projet scientifique qui se laisse imposer son objet par des considérations externes, si nobles et si généreuses soient-elles.

Les « bonnes causes » ne peuvent tenir lieu de justifications épistémologiques et dispenser de l'analyse réflexive qui oblige parfois à découvrir que la bienséance des « bons sentiments » n'exclut pas nécessairement l'intérêt pour les profits associés aux « bons combats » (ce qui ne signifie pas du tout que, comme on me l'a fait dire parfois, tout projet militant est a-scientifique ». S'il n'est pas question d'exclure de la science, au nom de je ne sais quelle *Wertfreiheit* (« abstention – de jugement – de valeur ») utopique, la motivation individuelle ou collective que suscite l'existence d'une mobilisation politique et intellectuelle, il reste que le meilleur des mouvements politiques est voué à faire de la mauvaise science et, à terme, de la mauvaise politique, s'il ne parvient pas à convertir ses dispositions subversives en inspiration critique – et d'abord de lui-même ».

P. Bourdieu, **La domination masculine**, Seuil, Coll. Liber, 1998, pp. 121-122

« Ceux qui tirent argument du fait qu'une proposition est l'aboutissement d'un processus d'émergence historique pour mettre en question son contenu de vérité ou qui, comme Rorty, affirment que les rapports de force épistémiques se réduisent à des rapports de force politiques, que la science diffère des autres formes de connaissance non du point de vue épistémologique, mais surtout par sa capacité à imposer ses définitions par la persuasion rhétorique, et que, en un mot, ce qui détermine la vérité de telle ou telle forme de connaissance, c'est le seul pouvoir qui, en structurant les « jeux de langage », oriente nos préférences vers certaines métaphores plutôt que vers d'autres, oublient l'essentiel : il est certain que toute proposition à prétention scientifique sur le monde physique est une construction, qui s'affirme contre d'autres, et que les différentes visions ainsi confrontées au sein des champs scientifiques doivent une part de leur force relative, même dans les champs les plus autonomes, à la force sociale de ceux qui les défendent (ou de leur position) et à l'efficacité symbolique de leurs stratégies rhétoriques. Reste que, en dépit de tout, la lutte se déroule toujours sous le contrôle des normes constitutives du champ et avec les seules armes agréées dans le champ et que, prétendant à s'appliquer aux propriétés des choses elles-mêmes, à leurs structures, leurs effets, etc., et revendiquant donc le statut de vérité, les propositions engagées dans cette lutte se reconnaissent de manière tacite ou explicite comme justiciables de l'épreuve de la cohérence et du verdict de l'expérience. Ainsi, c'est la simple observation du monde scientifique où la défense de la raison est confiée à un travail collectif de confrontation critique placé sous le contrôle des faits qui oblige à adhérer à un réalisme critique et réflexif, en rupture à la fois avec l'absolutisme épistémique et avec le relativisme irrationaliste ».

P. Bourdieu (1997), **Méditations pascaliennes**, Seuil, (pp. 132-133)

« Les chances de contribuer à produire la vérité me semblent en effet dépendre de deux facteurs principaux, qui sont liés à la position occupée : l'intérêt que l'on a à savoir et à faire savoir la vérité ou, inversement, à la cacher ou à se la cacher et la capacité que l'on a de la produire. (...) Si le sociologue parvient à produire, un tant soit peu de vérité, ce n'est pas bien qu'il ait intérêt à produire cette vérité, mais parce qu'il y a intérêt. Ce qui est très exactement l'inverse du discours un peu bêtifiant sur la « neutralité ». Cet intérêt peut consister, comme partout ailleurs, dans le désir d'être le premier à faire une découverte et à s'approprier tous les profits associés, ou dans l'indignation morale, ou dans la révolte contre certaines formes de domination et contre ceux qui les défendent au sein du champ scientifique, etc. Bref, il n'y a pas d'Immaculée Conception. Et il n'y aurait pas beaucoup de vérités scientifiques si l'on

devait condamner telle ou telle découverte il suffit de penser à la « double hélice » sous prétexte que les intentions ou les procédés des découvreurs n'étaient pas très purs »

Bourdieu P. (2000) : La sociologie est-elle une science ?, **La Recherche spécial 30 ans, n°331** mai 2000, p. 69 [Repris dans **Questions de Sociologie**, Editions de Minit, pp. 19-36]

« Russel, et c'est un point sur lequel Orwell est entièrement d'accord avec lui, soutient que, si nous abandonnons l'idée de la vérité objective pour celle d'une vérité plus « humaine », consistant dans le caractère agréable ou utile de la croyance concernée, nous nous exposons à des catastrophes de la pire espèce, dont les exemples les plus spectaculaires ont été fournis par les grandes dictatures du XXe siècle, au fondement desquelles on trouve justement, d'une façon qui n'a rien d'accidentel, un mépris ouvertement affiché pour la vérité et l'objectivité, non seulement dans le domaine de l'histoire et des sciences sociales, mais également dans celui des sciences exactes elles-mêmes. Russel soutient qu'une fois que la conception de la vérité objective est abandonnée, on en arrive tôt ou tard à peu près fatalement à l'idée que la question « Que dois-je croire ? » est une question qui doit être réglée par le « recours à la force et à l'arbitrage des gros bataillons »

J. Bouveresse (2010), *Editorial, Agone*, n°44, octobre, (p. 9)

« Bertrand Russel, George Orwell et Noam Chomsky ont entre eux au moins un point commun important et même déterminant : le rejet catégorique de la conception constructiviste et relativiste (...). Tous les trois sont convaincus qu'en dépit de toutes les critiques qui ont pu être formulées contre des concepts comme ceux de « vérité » et d' « objectivité », ceux-ci n'ont rien perdu de leur importance, aussi bien du point de vue pratique -et en particulier politique – que du point de vue théorique. Et ils acceptent également tous les trois, comme une chose qui peut difficilement être contestée, qu'il y a des faits objectifs concernant ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas, et que, si nous considérons comme important de ne croire, autant que possible que des choses qui ont des chances raisonnables d'être (objectivement) vraies, c'est encore la science, en dépit de tous les abus dont elle peut s'être rendue coupable, et tous les reproches qu'elle peut avoir mérités, qui fournit le meilleur exemple de la façon dont on peut parvenir à des croyances justifiées, tout au moins en matière factuelle. »

J. Bouveresse (2010), *Editorial, Agone*, n°44, octobre, (p. 8)

« Il n'y a pas d'argument sérieux en faveur de l'idée très répandue que ce qui semble aller plus ou moins de soi dans les sciences de la nature doit être remplacé, dans celui des sciences sociales, par une vision des choses complètement différente : elles sont, elles aussi, susceptibles de reposer sur des faits qui ont une existence indépendante de la connaissance que nous nous efforçons d'en acquérir, et la justification des hypothèses et des théories que nous formulons pour expliquer ceux-ci obéit à des principes qui ne sont pas et ne peuvent pas être fondamentalement différents de ce qu'ils sont ailleurs »

J. Bouveresse (2010), *Editorial, Agone*, n°44, octobre, (pp. 8-9)

« Une de ses convictions les plus fondamentales a toujours été qu'une connaissance objective du monde social est possible et que, dans ce domaine-là comme dans n'importe quel autre, pour avoir une chance de parvenir à la connaissance objective, le chercheur doit respecter des règles et des principes qui sont les mêmes pour tout le monde. C'est parce qu'elle est vraie (objectivement) qu'une meilleure connaissance du monde social peut être utile à la cause des plus défavorisés. Ce n'est pas parce qu'un discours sur le monde social peut donner, au moins momentanément, l'impression d'être utile à la cause que l'on défend, fût-elle la meilleure,

qu'il devient vrai. Bourdieu n'a jamais cru que la pratique puisse être autorisée à dicter ses lois et ses exigences à la théorie et à la science, et il a même toujours combattu cette idée avec la plus grande vigueur ».

J. Bouveresse (2003), *La connaissance de soi et la science*, **Actes de la recherche en sciences sociales**, n° 150, 5/2003, pp. 62-63 [La première phrase fait référence à P. Bourdieu à qui l'article est consacré]

« ...nous avons cessé de croire que les sciences puissent elles-mêmes se passer de controverses. Des penseurs tels que Bachelard et Popper nous ont même invités à voir dans la possibilité permanente de la remise en cause et le pluralisme critique des traits essentiels de l'activité scientifique. Mais si les sciences avancent par « rectification des concepts » ou par « élimination de l'erreur », il n'en reste pas moins qu'elles « avancent »

A. Boyer : **Introduction à la lecture de Karl Popper**, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1994, (page 177)

« L'induction est donc un mythe, et ceci de plusieurs manières :

- on ne peut justifier une théorie inductivement ;
- la méthode de la science n'est pas l'induction.

Il se peut que des inductions soient faites (encore qu'une induction pure, sans théorie, est absurde), au moment de l'élaboration des théories, c'est ce qu'une théorie de l'invention, non une épistémologie, pourrait étudier : il s'agirait, dans le langage de Reichenbach, appartenant au « conteste de découverte » et non au « contexte de justification ». (...) Mais en tout état de cause, la méthode inductive, si elle est employée, se révélera toujours incapable de parvenir à des résultats théoriques importants et productifs. Si la science est un ensemble d'hypothèses risquées, sa méthode ne peut absolument pas être, de près ou de loin, inductive. (...) La philosophie de l'induction est réfutée non seulement par la logique (Hume), mais également par l'histoire : l'inductivisme ne peut produire qu'une histoire des sciences continuiste, car il ne peut comprendre quelque chose comme une révolution scientifique : le passage d'une théorie à une autre est toujours interprété en termes de « généralisation de l'expérience », selon la définition de Mill ».

A. Boyer, **Introduction à la lecture de Karl Popper**, Presses de l'ENS, 1994, (p. 52)

« En science économique, la tribu des 'empiristes naïfs' est aujourd'hui une espèce en voie de disparition. Peu d'économistes sont enclins à affirmer la primauté de la collecte objective de données qui représenteraient des faits bruts non contaminés par des présupposés, des jugements de valeur ou une quelconque théorie. *Facts are theory laden* et la connaissance ne saurait résulter d'un simple examen de données brutes : *facts don't speak for themselves* écrit Thomas Sargent. Une grille analytique aussi sommaire soit-elle est indispensable à n'importe quelle collecte de « faits » ».

P. Bridel (2005), *Cumulativité des connaissances et science économique*, **Revue européenne de sciences sociales**, Tome XLIII, N° 131, (pp. 63-79)

« Par opposition à la méthode empirico-inductive qui, en sciences de la nature, enchaîne les étapes suivantes - 1) observation et expérience ; 2) généralisation inductive ; 3) hypothèse ; 4) tentative de vérification ; 5) preuve ou invalidation ; 6) connaissance -, la démarche hypothético-déductive consiste 1) à partir d'un problème, d'une attente, souvent née du rejet d'une théorie existante ; 2) à proposer une solution à ce problème ; 3) à déduire de cette solution des propositions testables ; 4) à tenter de réfuter, par observation et expérience, les propositions en question ; 5) à retenir l'explication si la proposition passe le test avec succès,

à l'amender dans le cas contraire, voire à l'abandonner au profit d'une autre explication si celle-ci subit elle-même le test avec succès, etc. ».

D. Battistella (2015), **Théories des relations internationales**, Presses de Sciences Po, 5^{ème} édition, (pp. 31-32)

C

« ...il est permis de se demander si bien plus que dans leur difficulté à mesurer ou à expérimenter, ou encore dans le caractère toujours singulier de l'évènement historique, ce n'est pas dans l'impossibilité principielle de disjoindre radicalement jugements de faits et jugements de valeur, visées cognitive et visée normative, que s'enracine le destin singulier des sciences de l'esprit, qui doit leur interdire à jamais de s'identifier pleinement et exclusivement aux sciences exactes »

A. Caillé : "L'impossible objectivité ? Vérité et normativité dans les sciences sociales". **La revue du MAUSS**, n° 4, deuxième trimestre 1989, (p. 4)

« En fait, Bourdieu était particulièrement virulent à l'encontre de ceux qui rejettent la science en vertu d'une nouvelle mode parmi les « penseurs critiques » auto-proclamés. Il affirmait que la *French Theory* qui se réclamait, entre autres, de Derrida et de Foucault, « laissait beaucoup à désirer » sur les plans scientifique et politique. Il considérait le « post-modernisme » comme une « escroquerie intellectuelle mondiale » rendue possible par une « circulation internationale des idées » incontrôlée, des idées dont le prestige était garanti par leur exotisme. Le post-structuralisme et le post-modernisme étaient des dérivés de la *Lebensphilosophie* allemande – un vitalisme opposé au rationalisme historique qui a donné la tradition française en sciences sociales. Bourdieu savait que l'empirisme ne manquait pas de reproduire l'idéologie dominante et certains de ses concepts, comme, celui d'*habitus*, suggèrent les limites du rationalisme et l'importance de la notion de *Lebenswelt*, sinon de *Lebensphilosophie*. Néanmoins, il soutenait qu'il ne fallait surtout pas jeter le bébé-science avec l'eau du bain positiviste et abandonner toute orientation empirique ».

Calhoun C. (2005), *La réception de Bourdieu aux Etats-Unis*, in Mauger G. (2005) (dirs.), **Rencontres avec Pierre Bourdieu**, Editions du Croquant, (pp. 449-450)

« L'épistémologie contemporaine ne connaît ni les sciences inductives, ni les sciences déductives. Elle n'admet pas la distinction, fondée sur des caractères intrinsèques, des jugements scientifiques hypothétiques et des jugements scientifiques catégoriques. Elle ne connaît que des sciences hypothético-déductives. En ce sens, il n'y a pas de différence essentielle entre la géométrie – science de la nature (Comte, Einstein) et la physique mathématique. Il n'y a pas non plus de coupure entre la raison et l'expérience : il faut la raison pour faire une expérience et il faut l'expérience pour se faire une raison. La raison apparaît non pas comme un décalogue de principes mais comme une norme de systématisation, capable d'arracher la pensée à son sommeil dogmatique.

Donc on admettra :

Contre l'empirisme : qu'il n'y a pas à proprement parler de méthode inductive. Ce qui est induction, c'est-à-dire invention d'hypothèses dans la science expérimentale, est le signe le plus net de l'insuffisance de la méthode à expliquer le progrès du savoir.

Contre le positivisme : qu'il n'y a pas une différence de certitude relativement aux lois et aux théories explicatives. Pas de fait qui ne soit pénétré de théorie, pas de loi qui ne soit de

l'hypothèse momentanément stabilisée, donc la recherche des rapports de structure est aussi légitime que la recherche des rapports de succession ou de similitude »

G. Canguilhem : *Leçon sur la méthode*, cité par P. Bourdieu, J. C. Passeron, J.C. Chamboredon, **Le métier de sociologue** (1968), 3ème édition 1980, (p. 168)

« On voudrait que le physicien puisse dire nettement ce que l'on entend par les mots : électricité, magnétisme, pesanteur, molécule (...) Il est pourtant vain d'exiger pareilles définitions, qui, au vu de la nature du problème, ne peuvent être données. A un jeune garçon qui ignore ce qu'est un éléphant, on peut répondre que c'est un animal énorme, avec de longues oreilles et une longue trompe (...). Par analogie, il est tentant de croire qu'un scientifique puisse être capable d'expliquer en termes familiers les notions théoriques qu'il emploie. Mais ce n'est pas possible. Un physicien ne peut pas nous montrer une image de l'électricité comme il montre à son enfant une image de l'éléphant »

R. Carnap (1973), **Fondements philosophiques de la physique**, A. Colin, Paris, (p. 128)

« L'enquêteur n'arrive jamais sur le terrain la tête vide. Il déploie un faisceau de questions initiales qui orientent son regard et son écoute et cadrent le champ de ses investigations. Il sélectionne entre des sites alternatifs d'observation et de participation, et anticipe des séries d'opérations méthodiques et raisonnées. Il a une stratégie d'enquête. (...) Pas d'enquête sans traduction de propositions élaborées hors terrain dans des dispositifs d'observation et d'entretien. Pas d'enquête sans un double mouvement d'heuristique de la découverte et d'administration de la justification : les propositions théoriques se constituent et se valident. Heuristique de la découverte : les propositions théoriques jouent comme des clés interprétatives ou comme des directives pragmatiques qui font apparaître des champs de données. (...) Administration de la justification : les propositions théoriques se constituent et se valident progressivement dans le double jeu de l'épreuve et de la preuve, de l'inférence et de la vérification. La mise en concurrence entre différents modèles pour décrire, expliquer et interpréter est une façon de trier entre elles et de sélectionner les éléments de sens qui sont les plus appropriés au terrain »

Daniel Cefaï, **L'enquête de terrain**, La Découverte, Coll. Recherches, 2003, p. 569.

« La science ne commence pas par des énoncés d'observation parce qu'il faut une théorie avant tout énoncé d'observation, et les énoncés d'observation, parce qu'ils sont faillibles, ne constituent pas une base sûre sur laquelle la connaissance scientifique peut être fondée.

Cependant je ne prétends pas en déduire que les énoncés d'observation ne jouent aucun rôle dans la science. Je n'exige pas l'élimination de tous les énoncés d'observation sous prétexte qu'ils sont faillibles. Je me suis contenté de démontrer que le rôle que l'inductiviste fait jouer aux énoncés d'observation dans la science est erroné »

A.F. Chalmers (1987), **Qu'est-ce que la science ?**, La découverte, (pp. 54-55)

« Il est fondamentalement erroné de voir en Weber un représentant de la tradition de la “ sociologie compréhensive ”, qui soutiendrait, avec Dilthey, l'irréductibilité principielle des procédures argumentatives des sciences de l'esprit à celles des sciences de la nature »

Catherine Colliot-Thélène (1998), *Des usages de Max Weber*, **La Pensée**, n° 314, Avril-Mai-Juin (p. 7)

« Si l'on doit s'efforcer de mieux saisir, individuellement et surtout collectivement, les effets scientifiques des valeurs engagées par le chercheur dans ses investigations, cela ne signifie pas qu'on puisse réduire ces « valeurs », indépassables, à des « obstacles épistémologiques », comme tend à le faire la tradition de « la rupture épistémologique », dans la lignée associant

Émile Durkheim-Gaston Bachelard-Louis Althusser-Pierre Bourdieu. On peut les appréhender plus largement comme alimentant la pré-structuration du regard scientifique, orientant le champ de visibilité et, corrélativement, d'invisibilité des questionnements formulés. Les valeurs revêtiraient donc une double dimension : à la fois carburant (champ de visibilité) et obstacles (champ d'invisibilité) dans la recherche. Max Weber a lui-même conscience de leur aspect de carburant cognitif, que les tenants actuels d'une « neutralité axiologique » étroite et corporative ne saisissent guère. »

Corcuff Ph. (2015), *Le savant et le politique*, **SociologieS** [En ligne], La recherche en actes, Régimes d'explication en sociologie, mis en ligne le 06 juillet 2011, consulté le 28 février 2015. URL : <http://sociologies.revues.org/3533> (§ 17-18)

« Max Weber offre une piste pour travailler cette tension. Ainsi il n'interdit pas complètement aux savants « d'exprimer sous forme de jugements de valeur les idéaux qui les animent » (Weber, 1965a, p. 133). Mais cela suppose notamment de « porter scrupuleusement, à chaque instant, à leur propre conscience et à celle des lecteurs, *quels* sont les étalons de valeur qui servent à mesurer la réalité et ceux d'où ils font dériver le jugement de valeur » (*ibid.*). Réinterprétée dans le cadre des interrogations contemporaines sur la réflexivité sociologique (le retour réflexif sur les présupposés des chercheurs, sur les conditions socio-historiques de l'enquête, sur le rapport enquêteurs/enquêtés, etc.), cette piste pourrait déboucher sur un effort d'explicitation des dimensions axiologiques du travail sociologique contribuant à le rendre plus rigoureux. On entendrait alors la « neutralité axiologique » en un sens d'inspiration kantienne comme un *horizon régulateur* ; la démarche réflexive pouvant constituer un instrument d'orientation vers un tel horizon, se substituant aux tentations scientistes de négation ou d'illusoire purge définitive des aspects axiologiques. »

Corcuff Ph. (2015), *Le savant et le politique*, **SociologieS** [En ligne], La recherche en actes, Régimes d'explication en sociologie, mis en ligne le 06 juillet 2011, consulté le 28 février 2015. URL : <http://sociologies.revues.org/3533> (§13-14)

"Nos maux sont d'autant plus profonds qu'ils sont pris dans une gangue compacte de fausses représentations qui font écran à la révélation de leur objectivité. Dans la génération précédente ont émergé des groupes entiers d'historiens, de sociologues, de collègues de toutes disciplines, pour qui la notion même de réalité est mise en cause. A leurs yeux, les phénomènes analysés ici n'ont pas de pertinence intrinsèque - le verticale du pouvoir, les classes sociales, la classe ouvrière, les cadres, les générations, les données et les chiffres pour en rendre compte ont moins d'intérêt en soi que les conditions sociales de leur construction. L'inégalité ne constituerait un problème social que parce qu'il existe un coefficient de Gini pour le mesurer, des statisticiens pour élaborer cet indicateur de répartition des richesses, ce livre pour en discuter. Il en a résulté un travail de l'idée même de réalité sociale, dont nous risquons de finir orphelins. De cette sociologie de la déconstruction, il est resté un mode en ruine.

La première urgence est de reconstruire la vérité, comprise comme la correspondance entre le monde des connaissances et celui de la réalité. Loin de l'approche constructiviste, je plaide ici pour un néomatérialisme objectiviste inspiré de Philip K. Dick : "La réalité c'est ce qui, quand on cesse d'y croire, ne s'en va pas ».

Chauvel L. (2016), **La spirale du déclassement. Essai sur la société des illusions**, Seuil, pp. 10-11.

« Si les chercheurs en sciences sociales de tous les pays devaient s'unir, au-delà de leurs innombrables différences, quel pourrait être le sens de leur engagement ? Quelle cause mériterait-elle qu'ils prennent des risques ?

La réponse est simple, du moins en théorie. Ce sens, cette cause sont ceux de la vérité. La vérité sur la vie sociale. Cette réponse apparemment naïve n'est guère à la mode et, pourtant, c'est bien de vérité qu'il s'agit. Celle-ci n'est jamais assurée, elle peut toujours varier selon la perspective adoptée, être exprimée avec d'infinies nuances, dans différents langages. Et s'il est légitime de critiquer les prétentions à la vérité absolue, nous ne pouvons mettre en doute la centralité de la quête sans fin pour une compréhension honnête et des connaissances bien informées ».

Calhoun C. et Wieviorka M. (2015), **Manifeste pour les sciences sociales**, Editions MSH (p. 7).

D

« La complexité du monde réel ne requiert pas uniquement une perpétuelle addition de variables supplémentaires, mais une meilleure compréhension des variables identifiées. Ceci exige d'abord une spécialisation. L'explication encyclopédique n'est en aucune manière une vertu. Pour cette raison nous croyons que l'interdisciplinarité est d'ordinaire une pauvre stratégie de recherche, parce qu'elle implique une connaissance exhaustive de deux ou plusieurs disciplines. Aujourd'hui, personne ne peut maîtriser deux disciplines et conserver la profondeur requise pour assurer le progrès scientifique ; il n'y a plus de place pour un nouveau Léonard de Vinci »

Mattei Dogan et Robert Pahre : **L'innovation dans les sciences sociales**, PUF, Coll. Sociologies, 1991, p. 157

« Le second point porte sur les jugements de valeur. On estime généralement, dans la lignée de Weber, que le chercheur doit se garder de tels jugements dans le cadre de sa recherche. L'approche de Putnam tend à montrer qu'une telle exigence est impossible à tenir, et contradictoire avec la démarche scientifique elle-même.

1. La démarche scientifique est marquée par les valeurs, et la démarche qualitative n'en est évidemment pas exempte : il faut viser, par exemple, à la simplicité et à la cohérence et choisir, parmi les explications possibles, les plus simples et les plus cohérentes. Il faut s'appuyer sur les théories existantes, en les discutant et en les enrichissant, au lieu de multiplier les concepts nouveaux.
2. Les acteurs eux-mêmes agissent en fonction des faits et de leurs valeurs. Ils mènent eux-mêmes des enquêtes au sens de Dewey. Celles-ci sont plus ou moins bien menées, et l'étude de la manière dont elles sont conduites est un élément fondamental de l'analyse à construire.
3. La question est sans cesse posée : a-t-on le droit de formuler des jugements de valeur, ou faut-il au contraire construire les descriptions en s'efforçant d'éliminer tout jugement de valeur ? L'idée que description et évaluation peuvent être séparées est, on l'a vu, fortement combattue par Putnam. La distinction porte plutôt sur les jugements de valeur spontanés et subjectifs et sur les jugements de valeur fondés sur une enquête correctement menée. Il faut éviter les premiers, qui d'ailleurs conduisent à une description pauvre, et favoriser les seconds qui relèvent de descriptions plus riches et fécondes sur un plan théorique ».

Dumez H. (2010), *L'opposition fait/valeur doit-elle être abandonnée ? Le point de vue de Hilary Putnam et ses implications pour la recherche qualitative*, **Le Libellio d' AEGIS** Vol.

« Quand on traite des valeurs, on pense tout de suite à l'éthique. Or, il y a aussi le jugement esthétique. Et il y a surtout le jugement scientifique. Pour Putnam, le choix entre des théories scientifiques met en action des valeurs (ce qui est une thèse relevant de l'horreur pour les positivistes) : « *Une théorie de la sélection présuppose toujours des valeurs* » (p. 40). Parmi les valeurs « *qui nous permettent de choisir entre différentes hypothèses* », on trouve « *[la] cohérence, [la] simplicité, [la] conservation d'une doctrine ancienne, etc.* » (p. 40). On pourrait croire que les scientifiques explorent toutes les théories et les évaluent, en les comparant par rapport à leur pouvoir explicatif. Si c'était le cas, le processus de sélection des théories serait totalement exempt de valeurs. Mais, en pratique, un tel mode de sélection se révèle rigoureusement impossible. La sélection se fait donc bien sur la base de valeurs, qui ne sont pas des « *paramètres* ». » (p. 40)

Dumez H. (2010), *L'opposition fait/valeur doit-elle être abandonnée ? Le point de vue de Hilary Putnam et ses implications pour la recherche qualitative*, **Le Libellio d' AEGIS** Vol. 6, n° 4 – Hiver 2010 (p. 54)

« La science, commence dès que le savoir, quel qu'il soit, est recherché pour lui-même. Sans doute, le savant sait bien que ses découvertes seront vraisemblablement susceptibles d'être utilisées. Il peut même se faire qu'il dirige de préférence ses recherches sur tel ou tel point parce qu'il pressent qu'elles seront ainsi plus profitables, qu'elles permettront de satisfaire à des besoins urgents. Mais en tant qu'il se livre à l'investigation scientifique, il se désintéresse des conséquences pratiques. Il dit ce qui est ; il constate ce que sont les choses, et il s'en tient là. Il ne se préoccupe pas de savoir si les vérités qu'il découvre seront agréables ou déconcertantes, s'il est bon que les rapports qu'il établit restent ce qu'ils sont, ou s'il vaudrait mieux qu'ils fussent autrement. Son rôle est d'exprimer le réel, non de le juger »

Durkheim E., **Éducation et sociologie** (1938), PUF, Quadrige, Paris, 1989, p. 71.

Cité dans : Lahire B. (2012), *Le savant et les politiques. A quoi servent les sciences sociales ?*, Texte de conférence rédigé pour la Journée de remise du Prix lycéen 2012 du livre de Sciences Economiques et Sociales à ENS de Lyon le 21 novembre 2012.

« Parce que nous pratiquons chaque jour les règles de la morale et du droit, parce que nous achetons, que nous vendons, que nous échangeons des valeurs, etc., nous avons forcément quelque idée de ces différentes choses : sans quoi nous ne pourrions-nous acquitter de nos tâches quotidiennes. De là une illusion toute naturelle : nous croyons tenir avec ces idées tout l'essentiel des choses auxquelles elles se rapportent. Le moraliste ne se donne pas beaucoup de peine pour expliquer ce que c'est que la famille, la parenté, le pouvoir paternel, le contrat, le droit de propriété ; l'économiste ne procède pas autrement pour ce qui concerne la valeur, l'échange, la rente, etc. Il semble qu'on en ait la science innée ; on se borne à prendre conscience, le plus clairement possible, de l'idée qu'on se fait couramment de ces réalités complexes. Or ces notions, qui se sont formées sans méthode pour répondre à des exigences pratiques, sont dépourvues de toute valeur scientifique ; elles n'expriment pas plus exactement les choses sociales que les notions que le vulgaire a des corps et de leurs propriétés, de la lumière, du son, de la chaleur, etc., ne représentent exactement la nature de ces corps et leurs caractères objectifs. Le physicien, le chimiste font abstraction de ces représentations usuelles et la réalité, telle qu'ils nous la font connaître, se trouve être, en fait, singulièrement différente de celle que les sens perçoivent immédiatement. Le sociologue doit faire de même, il doit se mettre en face des faits sociaux en oubliant tout ce qu'il croit en savoir, comme en face de

l'inconnu. La sociologie ne doit pas être une simple illustration d'évidences toutes faites et qui sont trompeuses ; elle doit être ouvrière de découvertes qui même ne peuvent manquer de déconcerter souvent les notions reçues. Nous ignorons tout de ces choses sociales au milieu desquelles nous nous mouvons, c'est aux différentes sciences sociales qu'il appartient de nous les faire progressivement connaître »

Emile Durkheim, **Sociologie et sciences sociales** (1909),

http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/sc_soc_et_action/texte_1_03/socio_sc_sociales.pdf

E

« Comme les autres hommes, les scientifiques se laissent guider dans leur travail, dans une certaine mesure, par des désirs et des penchants personnels. Ils sont assez souvent influencés par les intérêts de groupes auxquels ils appartiennent. Ils peuvent avoir en vue une promotion dans leur carrière, ils peuvent espérer que les résultats de leurs recherches s'accorderont avec des théories qu'ils ont déjà soutenues ou avec les exigences et les idéaux des groupes auxquels ils s'identifient. Mais, en tout cas, ces tendances à l'engagement jouent un rôle dans les sciences de la nature, dans l'organisation générale de la recherche, notamment dans le choix des sujets. Elles sont, le plus souvent, tenues en bride par des procédures de contrôle institutionnalisées, qui exercent une forte pression sur chaque scientifique pris individuellement et qui visent à subordonner leurs tendances subjectives à l'intérêt « pour la chose même », comme nous avons coutume de dire, donc à une conception plus distanciée de leur tâche. Dans de tels cas, les problèmes immédiats, qu'ils soient personnels ou sociaux, fournissent l'impulsion requise pour l'examen de problèmes d'un autre type, proprement scientifiques, et détachés de toute relation directe à des personnes ou à des groupes déterminés. Les premiers, plus étroitement liés à l'époque, ne fournissent que la force motrice. Les seconds, à savoir les problèmes scientifiques suscités par les précédents, reçoivent leur structure et leur sens de la marche - moins liés à l'époque et autonomes dans certaines limites - du double attelage formé par les théories et les observations scientifiques élaborées par des générations de spécialistes dans tel ou tel domaine. »

Norbert Elias (1956/1983), **Engagement et distanciation**, Fayard, Coll. Pocket-Agora (pp. 12-13)

« Ce qui différencie la manière scientifique d'acquérir un savoir de la manière préscientifique, c'est que la première est à la fois plus objective et plus proche de la réalité ; grâce à cette approche scientifique, les hommes ont la possibilité de mieux distinguer, à chaque instant, entre ce qui est création de l'imagination et ce qui est réel. A première vue cela semble une banalité. Mais la puissance du nominalisme philosophique qui encombre et voile toujours la pensée scientifique théorique a discrédité l'usage de certaines notions comme celles de « réalité » ou de « fait ». Il ne s'agit pas ici de spéculation philosophique – qu'elle soit de nature nominaliste ou positiviste – mais d'une constatation scientifique, que l'observation peut confirmer ou éventuellement infirmer »

N. Elias (1970/1991), *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Editions de l'Aube, pp. 19-20.

F

« Ainsi, la « neutralité axiologique » se révèle une illusion. C'est pourtant la réponse qu'on oppose d'ordinaire à qui affiche le caractère engagé de l'anthropologie : comme toute science sociale, celle-ci se devrait d'être neutre pour se prétendre véritablement scientifique. Plutôt que de neutralité, il conviendrait en fait de parler de neutralisation (...)

Le parti pris politique, loin d'être un obstacle qu'il conviendrait de neutraliser, peut offrir un point de vue scientifiquement original, et donc fécond. (...)

La « neutralité axiologique » n'a donc rien à voir avec la réalité du travail scientifique ; tout au plus peut-elle en occulter les mécanismes. L'engagement ne constitue pas un obstacle au travail de l'anthropologie ; il en est la condition de possibilité. C'est ce qui en fait une science sociale. »

Fassin E. (2007), L'engagement de l'anthropologue – usages de l'anthropologie, *Assises de l'ethnologie et de l'anthropologie en France, Paris 12-15 décembre 2007* <http://assisesethno.org/spip.php?article49> (p. 2-3)

« Une science ne naît pas de la définition d'un objet, ni de la rencontre d'un objet, ni de l'imposition d'une méthode. Elle naît de la constitution d'un corps de concepts, avec leurs règles de production. De ce fait, le développement d'une science c'est la formation des concepts et des théories de cette science »

M. Fichant : **Sur l'histoire des sciences**, Maspéro, 1969, (p.100)

« L'étude théorique d'un phénomène réel a ceci de frustrant qu'elle procède toujours d'hypothèses qui apparaissent éminemment simplificatrices, en désaccord d'emblée avec la réalité. Les théoriciens n'ont pas le sens pratique, ils élucubrent dit-on ; en partant d'hypothèses simples, pour ne pas dire simplistes, ils parviennent en, effet à présenter des résultats compliqués. De telles affirmations sont superficielles. Il n'y a pas de science sans hypothèses, comme il n'y a pas de faits sans théorie. Les études qui apparaissent les plus concrètes connaissent la même difficulté, mais les conditions de leur validité restent trop fréquemment implicites. Ce qu'au contraire on exige d'un raisonnement théorique, c'est qu'il explicite ses hypothèses. Cette exigence le rend plus vulnérable à la critique de « réalité » (ou de réalisme). En outre une théorie ne peut prétendre à l'universalité : elle prend racine dans un moment de l'histoire, dans le monde qu'observe le théoricien et qu'il cherche à réduire au moyen d'hypothèses, car il sait l'impossibilité de rendre compte de toutes ses dimensions. »

Jean-Paul Fitoussi, Jacques Le Cacheux : *Une théorie des années quatre-vingt*, Observations et diagnostics économiques, **Revue de l'OFCE**, n° 29, octobre 1989

G

« Tout ceux qui enseignent les sciences sociales, devant quelque public que ce soit, ont une responsabilité particulière dans le contexte d'essayisme lettré dans lequel nous vivons, contexte intellectuel un peu mou dans lequel chacun peut dire ce qu'il pense, émettre une opinion parmi d'autres, aussi recevable que les autres. Il me semble que les sciences sociales, si elles se veulent vraiment des sciences, ne peuvent pas dire n'importe quoi et, il y a un certain nombre d'exigences épistémologiques qui impliquent par exemple de donner un sens précis aux mots, à ne pas rester dans le flou, à formuler des hypothèses, à les expliciter, à les confronter à la réalité et à y renoncer quand la réalité nous inflige des démentis, à la différence d'attitudes dogmatiques. S'il y a un message à faire passer, au-delà des

apprentissages ponctuels, c'est que sur la société, comme sur la nature, on ne peut pas dire n'importe quoi. »

Daniel Gaxie, **Le cens caché**, Seuil, 1994, (p. 53).

« Tout ceux qui enseignent les sciences sociales, devant quelque public que ce soit, ont une responsabilité particulière dans le contexte d'essayisme lettré dans lequel nous vivons, contexte intellectuel un peu mou dans lequel chacun peut dire ce qu'il pense, émettre une opinion parmi d'autres, aussi recevable que les autres. Il me semble que les sciences sociales, si elles se veulent vraiment des sciences, ne peuvent pas dire n'importe quoi et, il y a un certain nombre d'exigences épistémologiques qui impliquent par exemple de donner un sens précis aux mots, à ne pas rester dans le flou, à formuler des hypothèses, à les expliciter, à les confronter à la réalité et à y renoncer quand la réalité nous inflige des démentis, à la différence d'attitudes dogmatiques. S'il y a un message à faire passer, au-delà des apprentissages ponctuels, c'est que sur la société, comme sur la nature, on ne peut pas dire n'importe quoi. »

D. Gaxie, 1994, **Le cens caché**, Seuil, (p. 53).

« Bien entendu, aucun anthropologue ne saurait comprendre tous les aspects de la vie d'une société locale à l'aide de ses propres outils d'analyse. Si l'économie de celle-ci repose sur la production et la vente d'une culture commerciale – le café par exemple –, il faut qu'il apprenne au moins comment évoluent les prix de ce produit sur le marché mondial où il s'écoule. Mais cette nécessaire coopération interdisciplinaire n'invalide pas pour autant la légitimité de l'approche spécifique de l'anthropologue, de celui qui s'immerge des années durant dans la vie d'une société locale pour tenter de comprendre les façons de penser et d'agir de ses membres, la nature de leurs rapports sociaux, les représentations qu'ils se font de ces rapports et de leurs places au sein de ces rapports. Tout cela le sociologue peut, certes, lui aussi l'étudier, mais, comme nous le verrons, les anthropologues le font d'une façon différente de celle des sociologues – et plus différente encore de celle des économistes même si, d'une certaine manière, toutes ces approches se complètent les unes les autres »

M. Godelier (2007), **Au fondement des sociétés humaines**, Albin Michel (pp. 27-28)

« On connaît l'argument, que l'on retrouve ici et là dans tous les groupes humains qui mènent des luttes identitaires et qui, asséné avec plus ou moins de violence verbale, sème le doute et suscite un sentiment de culpabilité chez ceux qui, n'appartenant pas à ces sociétés, sont enclins à se mettre en question : seules les femmes peuvent comprendre les femmes et en parler ; seules les femmes noires peuvent comprendre les femmes noires et en parler ; seules les femmes noires brésiliennes peuvent parler des femmes noires brésiliennes. Cette série d'exclusion peut se décliner à l'infini dans n'importe quel domaine de la vie sociale où existent des rapports de domination et d'exclusion entre des groupes sociaux et des individus du fait de l'appartenance des uns et des autres à telle caste, à telle ethnie, à telle religion, à tel sexe ou à telle couleur de peau.

Mais le repli identitaire de chacun sur soi et la production de discours solipsistes, incantatoires et souvent arrogants vont à l'encontre du but poursuivi. Si personne ne peut comprendre les autres et être compris d'eux, comment espérer changer les rapports que lui font subir ces « autres » ? Par la seule violence qui ne pourra alors se contenter d'être verbale ? Si aucun dialogue n'est possible, aucune lutte en commun avec d'autres groupes sociaux affrontant d'autres types de discrimination et d'humiliation n'est possible non plus.

Une telle attitude, la revendication d'être le (ou la) seul(e) à pouvoir parler de soi même, non seulement, comme l'a montré Stuart Hall à propos de la lutte des Noirs en Grande Bretagne, à une impasse dans la pratique, mais elle constitue un déni non fondé, parfaitement arbitraire,

de la possibilité qu'existe (et qu'ai jamais existé) quelque chose comme des « sciences » sociales – même s'il va de soi que la scientificité de ces sciences reste limitée. »

M. Godelier (2007), **Au fondement des sociétés humaines**, Albin Michel (pp. 30-31)

« Déconstruire les discours et les résultats des sciences sociales, oui. Leur dénier tout caractère scientifique, non. Affirmer l'existence de noyaux de connaissance rationnelle, produits par des recherches conscientes de leurs démarches et de leurs limites, oui.

Déconstruire l'anthropologie et les autres sciences sociales pour les reconstruire à un niveau de rigueur et d'efficacité analytique plus grand qu'auparavant, oui. C'est l'attitude que les chercheurs doivent avoir face aux enjeux conflictuels, aux contradictions, à la complexité du monde globalisé dans lequel nous exerçons désormais notre métier. Déconstruire les sciences sociales pour les dissoudre dans un discours narcissique, se délectant dans le refus de théoriser, dans l'ironie, l'incohérence et l'inachevé volontairement recherchés, au prétexte que théoriser reviendrait à prétendre posséder une autorité qui n'existe pas et l'imposer aux autres à l'aide de quelque procédé rhétorique, ce n'est pas convenable lorsqu'on a choisi d'exercer des métiers de connaissance. »

M. Godelier (2007), **Au fondement des sociétés humaines**, Albin Michel (p. 31)

« Dans le monde tel qu'il s'est reconfiguré après la disparition des empires coloniaux et de l'Empire soviétique, dans un monde globalisé sur le plan économique mais divisé d'un point de vue politique, près de 200 Etats-nations, anciens ou nouveaux, de puissances très inégales et qui recèlent en eux des milliers de sociétés locales rarement disposées à renoncer à leurs identités et souvent en conflit entre elles, il est plus que jamais nécessaire de faire appel aux connaissances qu'ont produites (et que continueront à produire) les sciences sociales. »

M. Godelier (2007), **Au fondement des sociétés humaines**, Albin Michel (p. 46)

« L'anthropologie est un fragment et un aspect du développement d'une connaissance rationnelle des autres et de soi exercée librement par des individus qui n'acceptent pas ou n'acceptent plus que leur pensée et leur travail soient soumis d'avance à ce que leur permettrait de voir et de dire des puissances temporelles ou divines. Comprendre les croyances des autres sans être obligé de les partager, les respecter sans s'interdire de les critiquer, et reconnaître que chez les autres et grâce aux autres on peut mieux se connaître soi-même : tel est le noyau scientifique, mais aussi éthique et politique, de l'anthropologie d'hier et de demain. »

M. Godelier (2007), **Au fondement des sociétés humaines**, Albin Michel (pp. 63-64)

« La connaissance scientifique de ce qui relève de l'expérience consiste toujours à construire des schémas ou modèles abstraits de cette expérience, et à exploiter, au moyen de la logique et des mathématiques, les relations entre les éléments abstraits de ces modèles, de façon à en déduire des propriétés correspondant avec suffisamment de précision à des propriétés empiriques directement observables »

G.G. Granger : **La science et les sciences**, PUF, Coll. QSJ, 1993, (p.70)

« L'épistémologie, au sens strict, est une étude critique faite a posteriori, axée sur la validité des sciences, considérées comme des réalités que l'on observe, décrit, analyse »

M. Grawitz : **Méthodes des sciences sociales**, Dalloz, 9e édition, 1993

« Plus une sociologie refuse les disciplines propres aux sciences, moins elle résiste aux pressions qui s'exercent sur elle c'est sans doute pourquoi les sociologues qui se veulent les plus contestataires (qui confondent en général indiscipline et insoumission) sont souvent les plus dociles »

C. Grignon, Sociologie, expertise et critique sociale, in B. Lahire (dir.), **A quoi sert la sociologie ?**, La Découverte, Coll. Textes à l'appui, 2002, p. 126

« Il faut donc définir des caractères distinctifs, des attributs qui distinguent la pensée scientifique des autres styles de pensée, la connaissance scientifique des autres styles de connaissance. Les critères de scientificité sont des obligations qui s'imposent à toutes les disciplines, et sur lesquelles repose l'épistémologie universelle commune à toutes les sciences. Ils constituent une sorte de cahier des charges, auquel un produit de la pensée doit satisfaire pour obtenir la qualification de science. Cette clarification est d'autant plus nécessaire que science et non-science ne cessent d'être confondues et mélangées de fait, tant dans la réalité sociale que dans l'opinion. (...)

Plutôt que d'unité épistémologique des sciences, on parlera donc de leur spécificité gnoséologique. Cette spécificité repose sur des obligations particulières, qui s'imposent à toutes les sciences et qui ne s'imposent qu'à elles. Ces obligations concernent la gestion des hypothèses, la conduite du raisonnement, le constat des faits, la collecte et le traitement (la « compilation ») des données ; en fin de compte, c'est la validation, c'est-à-dire la volonté et la possibilité de se soumettre au démenti de la réalité qui fait la différence entre la pensée spéculative et la pensée scientifique »

Claude Grignon et Claude Kordon, *Spécificité de la science et diversité des sciences : l'option démarcationniste*, in Claude Grignon et Claude Kordon (dirs), **Sciences de l'homme et sciences de la nature**, Editions de la maison des sciences de l'homme, 2009, pp. 250 et 252.

« En fin de compte, c'est la réfutabilité (falsifiability) qui constitue la marque distinctive de la pensée scientifique et de ses productions. La réfutation consiste non à confirmer une idée (hypothèse, corps d'hypothèses, principe, loi, théorie partielle ou générale), mais à faire tout ce qui est concevable pour l'infirmier. Il n'est pas possible en effet de valider un énoncé, de prouver qu'il est vrai, on peut seulement montrer qu'il est faux, l'invalider (K. Popper). Cette vigilance critique, radicalement négative, doit s'exercer en permanence, à toutes les étapes de la recherche, et pendant tout le « cycle de vie » d'une théorie ; c'est elle qui force les théories établies à évoluer, à se débattre sous peine d'être abandonnées, à imaginer des compléments, des révisions et si possible des extensions dès que des éléments nouveaux les mettent en cause, et que le pouvoir explicatif des théories nouvelles devient supérieur pour l'ensemble des phénomènes concernés. La réfutation combine, à la charge de la théorie, les deux modalités de la preuve : par le raisonnement et par la présentation de faits « capables de lever le doute ». (...) Elle consiste donc à la fois à rechercher les contradictions dans les raisonnements qui constituent l'architecture d'un édifice théorique, et à partir à la recherche des faits contrariants qui ne « cadrent » pas avec la théorie : les faits qui lui échappent, qu'elle ne parvient pas à englober, à rassembler et à expliquer, et surtout, plus déterminants et plus critiques, les faits qui sont incompatibles avec elle, ceux dont elle ne peut admettre l'existence. Le fait contrariant peut être un constat négatif ; la non présentation d'un fait déterminant, dont une théorie exige l'existence, suffit à la ruiner. C'est le cas, en histoire, de la réfutation par des données archéologiques du statut symbolique du porc au Moyen Age, qu'on avait inféré à partir de la fréquence de sa représentation architecturale ; l'absence de traces correspondante à l'animal dans les gisements de l'époque a permis d'infirmier une prédiction fondée sur le seul recours aux représentations symboliques »

Claude Grignon et Claude Kordon, *Spécificité de la science et diversité des sciences : l'option démarcationniste*, in Claude Grignon et Claude Kordon (dirs), **Sciences de l'homme et sciences de la nature**, Editions de la maison des sciences de l'homme, 2009, pp. 258-259.

« L'essentiel est de bien comprendre que l'émergence n'est jamais pure. On ne peut pas procéder exclusivement par induction; il y a toujours aussi de la déduction dans la « conversation » entre les données de terrain et la sensibilité théorique de l'analyste. Le chercheur ne peut pas se limiter à accueillir ce qui émerge des données. Ne serait-ce que pour opérationnaliser l'échantillonnage théorique, il faut qu'il approche le terrain avec des éléments théoriques qui vont lui permettre de sélectionner les situations dans lesquelles il va cueillir les données jugées pertinentes. Cette relation au terrain est typiquement déductive parce qu'elle fonde sur des éléments théoriques la sélection des situations à explorer, même si ces éléments théoriques émergent du terrain.

De plus, le chercheur ne peut pas faire complètement abstraction de ses « préjugés » et de sa perspective théorique (ou de sa sensibilité théorique), c'est-à-dire de l'angle sous lequel il appréhende les phénomènes à l'étude. Il est illusoire de penser qu'on peut approcher un phénomène en étant totalement « vierge » de tout a priori. Les résultats de la recherche ne peuvent jamais être complètement construits a posteriori. D'ailleurs, les données elles-mêmes ne sont jamais exemptes d'interprétation par les acteurs eux-mêmes et le chercheur doit construire sa propre interprétation sur ces données déjà chargées conceptuellement d'un univers théorique qu'il doit prendre en compte. Cette prise en compte a nécessairement un aspect spéculatif et donc déductif. »

F. Guillemette, L'approche de la Grounded Theory ; pour innover ?, **Recherches qualitatives**, 2006, Vol. 1, (pp. 32-50)

[http://www.recherche-qualitative.qc.ca/numero26\(1\)/fguillemette_ch.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/numero26(1)/fguillemette_ch.pdf)

H

« Le prisme politico-moral est certes devenu ces dernières années la façon privilégiée, presque exclusive, de rappeler aux chercheurs (et pour les chercheurs de se rappeler à eux-mêmes) que leur activité comporte une exigence critique. Mais c'est peut-être qu'a été perdue de vue la première des critiques à laquelle ils sont techniquement obligés : celle qui leur impose, dès le seuil de l'enquête, d'essayer de commencer à penser autrement qu'on ne le fait communément les objets qu'ils se sont donné pour tâche d'étudier. Il n'est pas sûr, de ce point de vue, que l'empressement à vouloir produire certains effets politiques soit la meilleure façon d'en avoir qui soient radicalement distincts de ceux que les acteurs eux-mêmes savent produire – d'en avoir, autrement dit, qui justifient qu'un détour par les sciences sociales soit opéré. Il se pourrait même que c'est en commençant par reconnaître que la nécessité de la critique, en sciences sociales, est d'abord d'ordre technique et qu'elle touche à la possibilité même d'élever le point de vue de ces sciences dans ce qui le rend irréductible à la compréhension ordinaire du monde social, que l'on obtient finalement les déplacements les plus révolutionnaires dans l'ordre de la connaissance, et que l'on suscite les effets les moins conservateurs dans l'ordre politique »

Haag P. et Lemieux C. (2012), *Critiquer : Une nécessité* in Haag P. et Lemieux C (dir.) (2012), **Faire des sciences sociales. Critiquer**, Edition de l'EHEES, p. 14.

« Nous ne mettrions jamais les pieds sur un pont, n'utiliserions jamais de voiture, n'accepterions pas de subir une opération, ne goûterions aucun met savoureux, si nous ne pensions que les connaissances chaque fois mises en application étaient confirmées et que les hypothèses utilisées au cours de la fabrication et de la mise en œuvre étaient vraies. Le besoin performatif de certitude pratique exclut en tout cas toute réserve de principe à l'égard de la vérité, bien que nous sachions, dès que les pratiques naïves sont suspendues, que la vérité ne peut être honorée que par la discussion et donc dans le cadre du contexte de justification chaque fois approprié. »

J. Habermas (2001), **Vérité et justification**, Gallimard, (p. 188).

« Tandis que la vérité d'une proposition exprime un fait, nous ne trouvons pas, dans le cas des jugements moraux, d'équivalent établissant, par rapport à une situation donnée, un état de chose. Un consensus normatif, auquel l'on parvient dans les conditions libres et inclusives de la discussion pratique, établit une norme valide (ou confirme sa validité). Les normes valides n'existent pas, si ce n'est sous le mode que définit le fait pour elles d'être intersubjectivement tenues comme étant valides. La « validité » d'une norme indique que celle-ci « mérite » d'être universellement reconnue en raison de sa capacité à lier, uniquement en vertu de raisons, la volonté de ses destinataires. »

J. Habermas (2003), **L'éthique de la discussion et la question de la vérité**, Grasset, (pp. 77-78)

« Au risque d'effaroucher avec cette métaphore, on pourrait avancer que la neutralité axiologique s'apparente chez le chercheur à une espèce d'autolavage de cerveau, justiciable toutefois par exception d'une évaluation positive.

En effet, cette neutralité ambitionne sinon d'éliminer, du moins d'isoler – de mettre hors circuit – les a priori parasites – les axiomes – du chercheur face à son objet d'analyse. Sans nul doute, les fidèles de la vertu imprescriptible de préjugés travestis en valeurs ou en idéologies récusent tant la possibilité que la légitimité d'un tel procédé. À leur sens, l'objectivité, même relative, ne peut – et ne doit ? – pas être désirée. Mais, en revanche, ceux, rares dans les années 1960 et 1970, qui s'efforcent d'appréhender leur objet de façon aussi distanciée que possible, avec une sorte d'indifférence volontaire destinée à les protéger de manière suffisante contre les préconceptions déformantes, s'inscrivent bien dans le registre d'une neutralité axiologique toujours approximative. Pour ces derniers, sauf à succomber à la passion déguisée en science, l'exercice de dépouillement est le préalable de toute recherche sociale ou politique. À leurs yeux, la chaleur de l'émotion est à laisser pour plus tard, ou pour ailleurs, pour ces moments ou espaces « éthiques » extérieurs et postérieurs à l'analyse ».

G. Hermet (2006), *Autoritarisme, démocratie et neutralité axiologique chez Juan Linz*, **Revue internationale de politique comparée**, (pp. 84-85)

J

« La science est un effort vers toujours plus de lucidité. Il s'agit de créer dans notre esprit une représentation de la réalité qui nous entoure et de confronter les conséquences du « modèle » du monde ainsi élaboré avec les observations que nous pouvons effectuer. La construction, jamais achevée, de ce modèle suppose l'usage d'outils qui ne sont pas des pelles, des pioches ou des truelles, mais des concepts »

Albert Jacquard : **L'équation du nénuphar**, Calmann-Levy, 1998, (p. 61)

« Afin de découvrir la différence entre la vérité et l'erreur, le pragmatisme entreprend une recherche inductive de type socratique sur ce que nous disons de « vrai » ou « faux ». (...)

Telle est donc, selon le pragmatisme, la signification des mots « vrai » et « faux ». « Vrai » signifie « servir les buts qui ont conduit à poser la question ». Ou, pour le dire plus précisément : lorsque, poursuivant un but quelconque, nous formons une croyance en rapport avec ce but, la croyance est « vraie » si elle sert la réalisation de celui-ci, et fautive si elle ne contribue pas à sa réalisation »

W. James : *Pragmatism*, cité par B. Russel (1997), **Essais philosophiques**, PUF, Coll. L'interrogation philosophique (p. 140)

« Le vrai, pour le dire brièvement, est seulement ce qui est avantageux pour notre pensée, tout comme le « juste » est seulement ce qui est avantageux pour notre conduite. »
W. James : *Pragmatism*, cité par B. Russel (1997), **Essais philosophiques**, PUF, Coll. L'interrogation philosophique (p. 142)

« Un calme despotique est le triomphe de l'erreur. Dans la République des Sciences, la sédition et même l'anarchie sont dans le long terme favorables au plus grand bonheur du plus grand nombre »

W. S. Jevons : *The Theory of Political Economy*, Cité par M. Husson « *L'épaisseur du trait. A propos d'une décomposition du non-emploi* », **La revue de l'IREES**, n° 34, 2000-3 (p. 3)

« Le choix du lieu où l'on s'installe n'est jamais uniquement scientifique. Scientifiquement, tout point de l'espace social peut devenir un terrain d'enquête, et tous les terrains d'enquête sont équivalents : chacun offre une perspective sur les rapports sociaux qu'on entend étudier. Parce que les chercheurs en sciences sociales ne sont pas doués d'ubiquité, parce qu'ils sont limités par les moyens économiques qui leur sont alloués à un moment donné, ils ne peuvent bien sûr constituer tous les points de l'espace social en terrains d'enquête. Dans cette grande masse largement inconnue, ils effectuent périodiquement une plongée, un coup de sonde, et cherchent à établir des liens entre les sites explorés. Pourquoi à tel endroits plutôt que tel autre ? Il faut faire des choix. Ces choix sont dictés par des considérations scientifiques, mais aussi personnelles, liées aux origines et trajectoires personnelles du chercheur, à sa sensibilité, son système de valeurs, sa perspective politique. Si le choix de la cible dépend de celui qui vise, alors, pour comprendre le type de recherches et de problématisations sociologiques susceptibles d'émerger, il faut aussi tourner le regard vers la personnalité de ceux qui sont amenés à faire ces choix, leurs profils, les catégories dont ils sont issus, les régions de l'espace social où ils se sont construits, les affects et les intérêts qu'ils portent »

Jounin N. (2014) **Voyage de Classes, Des étudiants de Seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers** La Découverte, Page 225.

K

« Or quand on considère ce qu'ils disent vraiment, on voit que Marx, Walras et Keynes ont la même théorie de l'économie du capitalisme de marché. Simplement, chacun analyse plus que les autres certains aspects. Ces auteurs sont donc non seulement d'accord mais de plus complémentaires. Selon le problème posé, l'un ou l'autre en dit plus et est donc plus utile »

S.C. Kolm : **Philosophie économique**, Seuil, 1986, (p. 166).

« Le développement scientifique dépend en partie d'un processus de changement qui n'est pas une simple croissance mais une révolution. Il y a de grandes révolutions comme celles qui sont associées aux noms de Copernic, de Newton, ou de Darwin, mais la plupart sont beaucoup plus petites, comme la découverte de l'oxygène ou celle de la planète Uranus. Ce qui prélude ordinairement à ce type de changement, c'est, je crois, la prise de conscience d'une anomalie, d'un événement un d'un ensemble d'événements qui ne rentrent pas dans les cadres existant pour l'ordonnancement des phénomènes »

Th. Kuhn : **La structure des révolutions scientifiques**, (1962), Flammarion, Coll. Champs, (p.21)

L

« Le point de vue sociologique n'est pas un point de vue normatif porté sur le monde. Le sociologue n'a pas, dans son étude des faits sociaux, à dire le bien et le mal, à prendre parti ou à rejeter, à aimer ou à ne pas aimer, à faire l'éloge ou à condamner.

Bernard Lahire : *La non thèse de sociologie d'Elizabeth Teissier* »

<http://www.homme-moderne.org/societe/socio/teissier/analyse/socio.html>

« Le nominalisme nécessaire à toute entreprise de construction scientifique digne de ce nom, qui ne prend pas la réalité de ses constructions pour la réalité même des choses, ne doit pas conduire vers un scepticisme général sur la valeur égale de toutes les constructions discursives du monde. Les constructions scientifiques reposent sur plus de réflexivité, d'explicitation et de preuves argumentatives et empiriques que n'importe quelle autre construction moins exigeante du point de vue de l'effort de la démonstration. Le « degré de sévérité empirique », pour parler comme Jean-Claude Passeron, que s'imposent les sciences sociales en allant enquêter (sous toutes les formes que peut revêtir l'enquête aujourd'hui, des observations ethnographiques aux grandes enquêtes par questionnaires en passant par l'analyse de documents ou l'enquête par entretiens), en réfléchissant sur les conditions de l'enquête et les conditions sociales de production des « données », etc., est sans commune mesure avec les affirmations convaincues et péremptoires du journaliste-essayiste, du croyant ou du militant ». B. Lahire (2001), *Les limbes du constructivisme*, **Contretemps**, N° 1, mai, p. 110, Editions Textuel.

« Si aucun discours ne peut être dit plus vrai qu'un autre (la science pas plus que le mythe, l'opinion ou la religion), on voit mal pourquoi de nombreux chercheurs en sciences sociales comme en sciences « dures » passeraient un temps si important à élaborer des expériences, à mener des investigations empiriques longues et fastidieuses, bref, à se frotter au « sol raboteux » de la réalité, s'ils n'espéraient pouvoir énoncer quelques vérités scientifiques fondées sur l'étude de la réalité matérielle ou sociale. Mais l'on peut se demander si ceux qui réduisent tout discours scientifique à n'être qu'effets de sens et de manche, ne décrivent pas en définitive leur propre pratique, verbaliste et littéraire, de la science.

Tout se passe donc comme si, après avoir dit que la science était elle aussi une construction sociale, qu'elle avait une histoire, etc., le chercheur se sentait le droit d'en déduire qu'elle ne peut donc plus prétendre à la vérité. L'idée même de vérité serait incompatible avec celle d'histoire ou de conditions sociales de production de la vérité. Comme si une vérité scientifique avait été déjà produite dans d'autres conditions qu'historiques et sociales... »

B. Lahire (2001), *Les limbes du constructivisme*, **Contretemps**, N° 1, mai, p. 110, Editions Textuel.

« L'ultra-relativisme croit parfois pouvoir déduire du caractère construit des « données », des « faits », du « réel » scientifiquement appréhendable, une sorte d'irréalité des faits (tout et son contraire pourrait être dit sur le monde social). Le caractère relativement arbitraire de toute description n'implique pourtant pas l'inexistence ou le caractère amorphe du réel décrit. Le fait que telle série de traits de description soit retenue plutôt que telle autre série est bien une affaire de choix et de construction. Que cette série puisse être remplacée par d'autres séries pour dresser d'autres tableaux possibles du monde réel, cela est tout aussi incontestable. Mais l'observation et la description faites à partir de ces traits conduisent bien à une connaissance de faits qui ont réellement existé, à une appréhension d'événements qui se sont réellement déroulés. De tels faits ne constituent certes pas tout le réel, mais ce réel sélectionné et construit peut être empiriquement observé, vérifié, et l'interprétation qui négligerait cette

phase de constitution n'aurait plus guère d'intérêt. Délestée de tout le poids des faits scientifiquement construits, elle s'étiolerait et perdrait toute consistance ».

B. Lahire (2005), **L'esprit sociologique**, La Découverte, Coll. Textes à l'appui, pp. 38-39

« Jean-Claude-Passeron aime à raconter une anecdote qui a trait au rapport scientifiquement raisonné au matériau empirique. Un étudiant vient le voir pour lui demander ce qu'il pourrait bien faire d'un « corpus » apparemment très attirant (vieilles archives épistolaires familiales, retrouvées, séries ou collections presque complètes de journaux, de magazines ou d'illustrés) et l'honnêteté scientifique le place dans l'obligation de lui répondre qu'il ne peut « rien en faire du tout » ou « pas grand-chose ». Un amas de données empiriques n'a *a priori* aucun intérêt pour le sociologue tant qu'on ne l'a pas conçu, découpé, sélectionné, délimité, bref, tant qu'on ne l'a pas constitué en corpus empirique théoriquement construit »

B. Lahire (2005), **L'esprit sociologique**, La Découverte, Coll. Textes à l'appui, pp. 166-167

« Le plus souvent, les problèmes concrets sont éludés et remplacés par de grands discours abstraits et par des positions de principes autour de la (bonne, mauvaise ou fausse) « neutralité axiologique », de l'« engagement » ou du « dés-engagement » des intellectuels. Considéré à ce niveau d'abstraction, le chercheur qui essaie de maintenir contre vents et marées le cap scientifique est d'avance perdant dans la mesure où il apparaîtra toujours plus étriqué et moins héroïque avec son rappel des règles du métier et de la limite des compétences que celui qui lance généreusement (mais totalement gratuitement) l'idée selon laquelle on peut gagner sans difficulté sur les deux tableaux, et que science et engagement sont non seulement compatibles, mais souhaitables pour le bien de la science (qui de toute façon serait, qu'on le veuille ou non, toujours engagée) comme pour l'action sociale ou politique. On aboutit, du même coup, à une défense purement verbaliste de la « science » et de ses valeurs qui n'est bonne ni pour la science, ni pour ceux à qui le chercheur veut apporter son aide. Car mieux vaut un militant à temps plein qui s'est approprié les travaux des sciences sociales qu'un savant qui a partiellement ou complètement cessé dans les faits de l'être pour devenir un intervenant public à mi-temps. (...)

Si les spécialistes du monde social peuvent, parfois mais pas toujours, posséder des compétences spécifiques pour parler des logiques qui conduisent à telle ou telle situation jugée scandaleuse, ils n'ont pas, en tant que tels, plus de légitimité pour s'indigner et lutter que n'importe quel autre citoyen. Lorsque Max Weber exprime clairement sa préférence pour une République parlementaire en 1918, il ne le fait ni au nom d'une autorité scientifique, ni en évoquant ses compétences scientifiques ou les résultats de ses travaux d'économiste ou de sociologue ».

Lahire B. (2012), *Le savant et les politiques. A quoi servent les sciences sociales ?*,

Texte de conférence rédigé pour la Journée de remise du Prix lycéen 2012 du livre de Sciences Economiques et Sociales à ENS de Lyon le 21 novembre 2012, p. 12-13.

« On pourrait dire que les premières (ce qui ne veut pas dire les seules) indignations que devrait ressentir un chercheur de métier sont des indignations scientifiques lorsqu'il tombe – en se relisant ou en lisant ses collègues – sur des erreurs de raisonnements, des contradictions argumentatives, des non-sens logiques, des incohérences entre l'interprétation et le matériau interprété, des maladresses 9 méthodologiques, etc. Ce n'est pas que le chercheur doive refuser systématiquement d'entrer dans le débat politique ou social, mais que son premier devoir est de viser à réaliser le travail le plus scientifiquement contrôlé possible. Son idéologie professionnelle devrait être celle de l'art pour l'art, de la science pour la science, avant d'être celle de la science en vue de perspectives et d'utilités extra-scientifiques. À la

question : « À quoi servent les sciences sociales ? », le chercheur répond alors sereinement : « À rien d'autre qu'à produire des vérités scientifiques sur le monde social ». Le chercheur n'est au service de personne, il est uniquement au service de la vérité chèrement conquise »

Lahire B. (2012), *Le savant et les politiques. A quoi servent les sciences sociales ?*,

Texte de conférence rédigé pour la Journée de remise du Prix lycéen 2012 du livre de Sciences Economiques et Sociales à ENS de Lyon le 21 novembre 2012, pp. 8-9.

« S'il n'y a pas de moyen de juger une théorie autrement qu'en évaluant le nombre, la foi et la puissance vocale de ses partisans, alors la vérité se trouverait dans le pouvoir »

I. Lakatos, in A. Chalmers (1987), **Qu'est-ce que la science ?**, La découverte, (p. 140)

« Cette problématique consistant à opposer les « faits » à la théorie existante, qu'elle soit celle des contestataires radicaux, de Baran et Sweezy, de Sismondi ou de l'école historique allemande, est caractéristique de l'empirisme.

L'opposition des faits à la théorie suppose que les faits possèdent en eux-mêmes le principe de leur connaissance et qu'ils peuvent être opposés directement au savoir intellectuel. L'erreur de cette problématique c'est d'opposer un savoir humain qui gît dans le cerveau à un savoir qui résiderait directement dans les faits eux-mêmes »

S. Latouche (1973), **Epistémologie et économie**, Anthropos, (p. 24)

« Il ne s'agit d'ailleurs pas de savoir si Marx a justement prévu tel ou tel développement de l'histoire. A la suite de Rousseau, et sous une forme qui me paraît décisive, Marx a enseigné que la science sociale ne se bâtit pas plus sur des événements que la physique à partir des données de la sensibilité: le but est de construire un modèle, d'étudier ses propriétés et les différentes manières dont il réagit au laboratoire, pour appliquer ensuite ces observations à l'interprétation de ce qui se passe empiriquement et qui peut être fort éloigné des prévisions »

Claude Lévi-Strauss (1955), **Tristes tropiques**, Terre humaine Poche, p. 60-61

« Il est devenu banal de dire que les faits et les théories économiques sont très dépendants les uns des autres. D'un côté, les faits ont souvent besoin d'un recul théorique pour être interprétés, voir même pour être construits. Il faut se méfier des « mesures sans théories » comme l'écrivait Tjalling C. Koopmans dans un célèbre article publié en 1947 par *The Review of Economics and Statistics* pour critiquer les travaux fondateurs d'Arthur Burns et Wesley Mitchell sur les propriétés des cycles macroéconomiques. D'un autre côté, les faits posent des problèmes toujours nouveaux aux théories. Elles y puisent de nouvelles questions qui sont autant de défis à surmonter. Surtout, les faits constituent une source d'invalidation des prédictions de l'analyse théorique. Si la théorie a le pouvoir de construire les faits, les faits ont celui de construire les théories »

Y. L'Horty : « *Marché du travail et théories du chômage* », **Les Cahiers Français**, n° 345, juillet-août 2008 (p. 87)

« On insiste beaucoup aujourd'hui sur l'épistémologie relativiste qui caractériserait la sociologie wébérienne : pluralisme des explications, pluralité des théories interprétatives aboutiraient à une relativisation radicale de la notion de rationalité, sachant que “ ce qui est rationnel d'un de ces points de vue peut devenir irrationnel sous un autre angle ”. Cette interprétation de Weber s'inscrit elle-même dans un courant complexe qui vise à la fois à critiquer la conception “ substantialiste ” et “ essentialiste ” de l'homo oeconomicus mise en valeur par l'économie néo-classique, mais en même temps, dans le cadre d'un retour marqué à

l'historicisme ou aux variantes des économies institutionnalistes du début du siècle, à refuser aux sciences sociales toute capacité prédictive, toute capacité à repérer des lois, même tendancielle, au nom de la critique du rationalisme positiviste issu des Lumières »

Jean Lojkin (1998), *Max Weber et la rationalité économique*, **La Pensée**, n° 314, Avril-Mai-Juin

Une science est un savoir, c'est-à-dire un produit de l'esprit humain constituant une représentation de la réalité. (...)

Toute science met en œuvre une démarche intellectuelle spécifique, la démarche scientifique. Cette démarche scientifique est souvent qualifiée de *critique*, car elle a pour finalité de garantir l'objectivité des connaissances acquises en éliminant les phénomènes qui peuvent la compromettre et en adoptant pour ce faire une attitude critique à l'égard de la connaissance vulgaire ou spontanée de la réalité. (...)

La démarche scientifique implique que les plus belles ou les plus séduisantes des idées soient abandonnées si elles sont contredites par les faits. Cette volonté de réalisme a pour corollaire un souci d'objectivité destiné à limiter au minimum l'intervention de la subjectivité du chercheur dans l'observation et l'analyse de la réalité. En faisant la chasse à ce que Durkheim appelait les «prénotions», il s'agit pour le chercheur de se libérer, autant que cela peut être possible, des conditionnements sociaux et intellectuels qui sont susceptibles de déformer sa perception de la réalité par les idées que ces conditionnements peuvent plus ou moins consciemment engendrer. Enfin, la démarche scientifique cherche à atteindre ces objectifs par la mise en œuvre d'une méthodologie spécifique et rigoureuse, adaptée au type d'objet étudié, et destinée à garantir la validité des résultats obtenus par le recours à des techniques d'observation aussi indépendantes que possible dans leur fonctionnement et leurs résultats de ceux qui les manipulent. (...)

On considère aujourd'hui que le développement d'une science suppose l'existence d'une communauté scientifique permettant un contrôle intersubjectif des connaissances.

Dans cette perspective, un savoir scientifique est un savoir élaboré par une pluralité d'individus et susceptible de pouvoir être étudié, analysé, contrôlé, critiqué par une pluralité d'individus. Notamment, à la suite de Karl Popper, on considère qu'une affirmation véritablement scientifique doit être «falsifiable», doit être réfutable, c'est-à-dire que, si elles existent, d'autres chercheurs doivent avoir la possibilité d'apporter des preuves contraires.

Autrement dit, une affirmation scientifique doit s'appuyer sur une démonstration permettant à d'autres chercheurs de faire, s'ils le peuvent, la démonstration de sa fausseté ».

Jean-Louis Loubet del Bayle, « De la science politique », **Politique**, n° 20, 1991, p. 95-127.

Pour citer cet article : <http://id.erudit.org/iderudit/040700ar>

M

« Il n'est pas de description qui soit vierge de théorie. Que vous vous efforciez de reconstituer des scènes historiques, d'enquêter sur le terrain auprès d'une tribu sauvage ou d'une communauté civilisée, d'analyser des statistiques, d'opérer des déductions à partir d'un monument archéologique ou d'une découverte préhistorique - chaque énoncé et chaque raisonnement doit passer par les mots, c'est-à-dire par les concepts. Chaque concept à son tour est le fruit d'une théorie, qui décide que certains faits sont pertinents et d'autres accessoires, que certains facteurs orientent le cours des événements, et que d'autres sont des intermédiaires fortuits... »

B. Malinowski : **Une théorie scientifique de la culture** (1944), Seuil, Coll. Points, 1970, (p. 13)

« L'économie est la science qui étudie comment des ressources rares sont employées pour la satisfaction des besoins des hommes vivant en société.

Elle s'intéresse d'une part aux opérations essentielles que sont la production, la distribution et la consommation des biens, d'autre part aux institutions et aux activités ayant pour objet de faciliter ces opérations.

L'observation la plus sommaire de la vie économique sous les divers régimes existant aujourd'hui reconnaît une juxtaposition d'individus très nombreux qui agissent avec une certaine autonomie, mais à l'intérieur d'un cadre institutionnel complexe organisant les interdépendances entre eux.

En tant que science positive, c'est à dire explicative, l'économie doit donc analyser les comportements d'agents jouissant d'une certaine liberté mais soumis à des contraintes que la nature et les institutions leur imposent. Elle doit étudier les conséquences qu'ont ces comportements individuels sur l'état qui se réalisera dans la collectivité.

En tant que science normative, l'économie doit s'interroger sur la meilleure manière d'organiser la production, la distribution et la consommation. Elle doit nous fournir les moyens conceptuels permettant un jugement sur les avantages comparés des diverses formes d'organisation.

Dans sa double recherche explicative et normative, notre science a été amenée à attribuer un rôle central aux prix qui président aux échanges de biens entre agents. Ces prix reflètent pour les individus, de manière plus ou moins exacte, la rareté sociale des produits qu'il achète et qu'il vend.

La théorie des prix et de l'allocation des ressources, dite improprement *théorie microéconomique*, a pour principal objet l'analyse de la détermination simultanée des prix et des quantités produites, échangées et consommées. Elle est dite microéconomique parce qu'elle prétend respecter dans ses formulations abstraites l'individualité de chaque bien et de chaque agent. Cette condition paraît requise *a priori* pour une étude logiquement fondée des phénomènes en question. Par opposition, le reste de la théorie est le plus souvent macroéconomique, raisonnant directement sur des agrégats de biens et d'agents »

Edmond Malinvaud (1982), **Leçons de théorie microéconomique**, Dunod, 4ème édition

« Sociologie et posture critique ne se confondent pas. La pensée critique ne peut pas se nourrir exclusivement de résultats de recherches. Dans ce sens, la bonne sociologie n'a jamais garanti la justesse d'une prise de position critique. Et inversement, la justesse d'une posture critique peut aller souvent à l'encontre des exigences d'une démarche sociologique »

Martuccelli D. (2002), Sociologie et posture critique, in Lahire B. (dir) (2002), **A quoi sert la sociologie ?**, p. 140).

« Il est apparemment de bonne méthode de commencer par le réel et le concret, la supposition véritable; donc, dans l'économie, par la population qui est la base et le sujet de l'acte social de la production dans son ensemble. Toutefois, à y regarder de près, cette méthode est fausse »

K. Marx : **Introduction générale à la critique de l'économie politique** (1857), Œuvres, tome 1, La Pléiade, 1965, (p. 254)

« Le concret est le concret, parce qu'il est la synthèse de nombreuses déterminations, donc unité de la diversité. C'est pourquoi le concret apparaît dans la pensée comme le procès de la synthèse, comme le résultat, et non comme le point de départ, encore qu'il soit le véritable point de départ, et par suite le point de départ de l'intuition et de la représentation »

K. Marx : **Introduction générale à la critique de l'économie politique** (1857), Œuvres, tome 1, La Pléiade, 1965, (p. 255)

« ...l'analyse des formes économiques ne peut s'aider du microscope ou des réactifs fournis par la chimie; l'abstraction est la seule force qui puisse lui servir d'instrument »

K. Marx : **Le capital**, préface à la première édition (1867), Garnier-Flammarion, 1969, (p. 35)

« Tout jugement inspiré par une critique vraiment scientifique est pour moi le bienvenu.

Vis-à-vis des préjugés de ce qu'on appelle l'opinion publique à laquelle je n'ai jamais fait de concessions, j'ai pour devise, après comme avant, la parole du grand Florentin : Segui il tuo corso, e lascia dir le genti ! »

K. Marx : **Le capital**, préface à la première édition (1867), Garnier-Flammarion, 1969, (p. 38)

« Les économistes du XVIIe siècle, par exemple, commencent toujours par une totalité vivante : population, nation, État, plusieurs États ; mais ils finissent toujours par dégager par l'analyse quelques rapports généraux abstraits déterminants tels que la division du travail, l'argent, la valeur, etc. Dès que ces facteurs isolés ont été plus ou moins fixés et abstraits, les systèmes économiques ont commencé, qui partent des notions simples telles que travail, division du travail, besoin, valeur d'échange, pour s'élever jusqu'à l'État, les échanges entre nations et le marché mondial. Cette dernière méthode est manifestement la méthode scientifique correcte. Le concret est concret parce qu'il est la synthèse de multiples déterminations, donc unité de la diversité. C'est pourquoi il apparaît dans la pensée comme procès de synthèse, comme résultat, non comme point de départ, bien qu'il soit le véritable point de départ et par la suite également le point de départ de la vue immédiate et de la représentation. La première démarche a réduit la plénitude de la représentation à une détermination abstraite ; avec la seconde, les déterminations abstraites conduisent à la reproduction du concret par la voie de la pensée. C'est pourquoi Hegel est tombé dans l'illusion de concevoir le réel comme le résultat de la pensée, qui se concentre en elle-même, s'approfondit en elle-même, se meut par elle-même, alors que la méthode qui consiste à s'élever de l'abstrait au concret n'est pour la pensée que la manière de s'approprier le concret, de le reproduire sous la forme d'un concret pensé. Mais ce n'est nullement là le procès de la genèse du concret lui-même. Par exemple, la catégorie économique la plus simple, mettons la valeur d'échange, suppose la population, une population produisant dans des conditions déterminées ; elle suppose aussi un certain genre de famille, ou de commune, ou d'État, etc.

Elle ne peut jamais exister autrement que sous la forme de relation unilatérale et abstraite d'un tout concret, vivant, déjà donné. Comme catégorie, par contre, la valeur d'échange mène une existence antédiluvienne. Pour la conscience - et la conscience philosophique est ainsi faite que pour la pensée qui conçoit constitue l'homme réel et, par la suite, le monde n'apparaît comme réel qu'une fois conçu - pour la conscience, donc, le mouvement des catégories apparaît comme l'acte de production réel - qui reçoit une simple impulsion du dehors et on le regrette - dont le résultat est le monde ; et ceci (mais c'est encore là une tautologie) est exact dans la mesure où la totalité concrète en tant que totalité pensée, en tant que représentation mentale du concret, est en fait un produit de la pensée, de la conception ; il n'est par contre nullement le produit du concept qui s'engendrerait lui-même, qui penserait en dehors et au-dessus de la vue immédiate et de la représentation, mais un produit de l'élaboration de

concepts à partir de la vue immédiate et de la représentation. Le tout, tel qu'il apparaît dans l'esprit comme une totalité pensée, est un produit du cerveau pensant, qui s'approprie le monde de la seule façon qu'il lui soit possible, d'une façon qui diffère de l'appropriation de ce monde par l'art, la religion, l'esprit pratique. Après comme avant, le sujet réel subsiste dans son indépendance en dehors de l'esprit ; et cela aussi longtemps que l'esprit a une activité purement spéculative, purement théorique. Par conséquent, dans l'emploi de la méthode théorique aussi, il faut que le sujet, la société, reste constamment présent à l'esprit comme donnée première »

Karl Marx (1859), **Contribution à la critique de l'économie politique**, Editions sociales, 1972, pp. 149-150.

http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/contribution_critique_eco_pol/critique_eco_pol.pdf

« L'observation des phénomènes sociaux n'est pas, comme on pourrait le croire à première vue, un pur procédé narratif. La sociologie doit faire plus que de décrire les faits, elle doit, en réalité, les constituer. D'abord, pas plus en sociologie qu'en aucune autre science, il n'existe de faits bruts que l'on pourrait pour ainsi dire photographier. Toute observation scientifique porte sur des phénomènes méthodiquement choisis et isolés des autres, c'est-à-dire abstraits. »

M. Mauss et P. Fauconnet : « La sociologie : objet et méthode » (1901) in M. Mauss : **Essais de sociologie**, Seuil, Coll. Points, 1971 (p. 32)

« Pas plus qu'aucune science, la sociologie ne spéculer sur de pures idées et ne se borne à enregistrer les faits. Elle tend à en donner un système rationnel. Elle cherche à déterminer leurs rapports de manière à les rendre intelligibles »

M. Mauss et P. Fauconnet : « La sociologie : objet et méthode » (1901) in M. Mauss : **Essais de sociologie**, Seuil, Coll. Points, 1971, (p. 35)

« Tout ce que postule la sociologie, c'est simplement que les faits que l'on appelle sociaux sont dans la nature, c'est-à-dire sont soumis au principe de l'ordre et du déterminisme universels, par suite intelligible. Or cette hypothèse n'est pas le fruit de la spéculation métaphysique; elle résulte d'une généralisation qui semble tout à fait légitime.

Successivement cette hypothèse, principe de toute science, a été étendue à tous les règnes, même à ceux qui semblaient le plus échapper à ses prises : il est donc rationnel de supposer que le règne social - s'il est un règne qui mérite d'être appelé ainsi - ne fait pas exception. Ce n'est pas au sociologue de démontrer que les phénomènes sociaux sont soumis à la loi : c'est aux adversaires de la sociologie à fournir la preuve contraire. Car, a priori, on doit admettre que ce qui s'est trouvé être vrai des faits physiques, biologiques et psychiques est vrai aussi des faits sociaux. »

M. Mauss et P. Fauconnet : « La sociologie : objet et méthode » (1901) in M. Mauss : **Essais de sociologie**, Seuil, Coll. Points, 1971, (p. 7)

« L'empiricité libérale convient très bien aux gens qui, à la faveur de leur position sociale, sont arrivés à connaître, non sans quelque autorité, des « cas d'espèce ». Les juges, les assistantes sociales, les aliénistes, les enseignants et les réformateurs au petit pied pensent toujours les « situations ». Ils vivent avec des œillères, et leur profession les rend inaptes à voir autre chose que des « cas d'espèce ». Leur expérience, et les points de vue d'où ils jugent la société, sont par trop identiques, par trop homogènes, pour laisser place à une émulation intellectuelle et à un esprit de polémique qui permettraient de construire la totalité. L'empiricité libérale est une sociologie des milieux à tendance moralisatrice »

W. Mills : **L'imagination sociologique**, Maspéro, Coll. PCM, 1967

N

« Selon Popper, le vieil idéal d'une connaissance absolument certaine et démontrable n'est qu'une idole : l'exigence d'objectivité scientifique rend inévitable que tout énoncé scientifique reste nécessairement et à jamais à titre d'essai. Un énoncé peut certes être corroboré, mais toute corroboration est relative à d'autres énoncés qui sont aussi proposés à titre d'essai. On peut donc dire d'une hypothèse ou d'une théorie qu'elle est corroborée, mais non qu'elle est vraie, ni même probable »

R. Nadeau (1999), **Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie**, PUF, (p. 121).

« De façon générale, on peut dire que si les sciences idiographiques cherchent à comprendre l'unique et le non-récurrent, les sciences nomothétiques cherchent pour leur part à établir des lois générales et abstraites pour des processus, phénomènes ou événements susceptibles de se reproduire un nombre indéterminé de fois. Comme le remarque Nagel, deux erreurs grossières guettent cependant ceux qui entendent s'attacher à cette distinction entre sciences nomothétiques et sciences idiographiques : la première consiste à croire que les énoncés singuliers ne jouent aucun rôle dans les sciences nomothétiques, non plus que les énoncés généraux et universels dans les sciences idiographiques ; la seconde erreur associe hâtivement l'ensemble des sciences de la nature aux sciences nomothétiques et l'ensemble des sciences humaines et sociales aux sciences idiographiques. »

R. Nadeau (1999), **Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie**, PUF, (p. 638).

« Une motivation politique, un investissement émotionnel dans les objets de recherche peuvent être, dès lors qu'ils se soumettent aux contrôles du champ, un puissant moteur de découverte. La première recherche d'ampleur que j'ai entreprise (Neveu, 1985) portait sur les romans d'espionnage du « Fleuve Noir » et les aventures de SAS. Si ce travail a pu avoir quelque fécondité, c'est aussi parce qu'il me confrontait à une énigme inséparablement scientifique et politique. Pourquoi cette littérature, extrêmement conservatrice et droitiste, était-elle lue d'abord par ceux qui ne lisaient pas, n'adhéraient pas forcément à ses significations politiques, spécialement au sein des classes populaires ? »

Neveu E., « *Recherche et engagement : actualité d'une discussion* », **Questions de communication** [En ligne], 3 | 2003, mis en ligne le 01 juillet 2003, consulté le 13 septembre 2013. URL : [http:// questionsdecommunication.revues.org/7469](http://questionsdecommunication.revues.org/7469), p. 111

« Parce qu'il se livre à un travail distancié, se garde dans sa recherche de prendre parti pour un acteur, par sa neutralité axiologique, le sociologue peut produire une connaissance qui contribue à plus de compréhension mutuelle entre les positions, groupes, conceptions qu'il analyse. Un psychiatre hospitalier qui lit *Asiles* d'Erving Goffman (1968) peut y gagner une intelligence plus profonde du comportement de ceux qu'il traite, être plus attentif et réflexif sur le respect dû aux malades. Le plaidoyer quant à la capacité du chercheur d'agir en médiateur, de susciter l'intercompréhension – on pourrait aussi dire d'amener des agents sociaux à conforter une estime de soi, à s'accepter – est pleinement pertinent. L'objection qu'il est cependant possible de lui adresser consiste à penser que le débat ne se pose pas dans les termes d'un choix binaire entre une position de médiateur, de producteur d'une cartographie intelligente et compréhensive de tel univers social et la posture archaïque du dénonciateur. Il est des situations où le travail du sociologue peut – comme un audit réussi – exercer une influence sur le mode de la catalyse, de la médiation. Il en est d'autres où la « dénonciation », spécialement si elle cible non des « méchants » à mettre au pilori mais des

mécanismes sociaux qui engendrent souffrances et gâchis, peut demeurer la condition de félicité d'un impact, d'une influence citoyenne de la recherche ».

Neveu E., « *Recherche et engagement : actualité d'une discussion* », **Questions de communication** [En ligne], 3 | 2003, mis en ligne le 01 juillet 2003, consulté le 13 septembre 2013. (p116) URL : [http:// questionsdecommunication.revues.org/7469](http://questionsdecommunication.revues.org/7469)

P

« Marquer cette distance entre sciences historiques et sciences expérimentales n'est évidemment pas « démarquer » les premières de l'ensemble des sciences empiriques, mais seulement des sciences expérimentales. Examiner sur pièces les formes de la description historique et les analyses du sociologue, ne conduit certainement pas à conclure que ces démarches ne relèveraient que de l'approximation ou de la littérature, du reportage subjectif ou d'une libre interprétation des faits. C'est, au contraire, être conduit au constat d'un fait épistémologique : à côté des deux régimes de preuve propres aux sciences formelles et expérimentales, il existe bien un tiers-régime du raisonnement scientifique, doté lui aussi d'un pouvoir d'explication dont on peut décrire le registre d'intelligibilité. Le régime du raisonnement historique combine plusieurs méthodes d'administration de la preuve, et c'est par ce mixage de l'argumentation qu'il diffère constitutivement tant de la déduction logico-mathématique que de l'induction expérimentale, même lorsqu'il en incorpore certains moments. Ce régime se fonde sur un style de pensée qui possède comme les deux autres, ses contraintes et limitations méthodologiques propres, mais aussi ses intelligibilités spécifiques dans l'interprétation scientifique de l'histoire du monde ».

J.C. Passeron, *La forme des preuves dans les sciences historiques*, **Revue européenne des sciences sociales**, n° XXXIX (2001) (p. 35)

« En sociologie comme en histoire, le sens des énoncés descriptifs et causaux ne peut être complètement décrit par une sémantique et une grammaire « formelles » susceptibles d'être axiomatisées dans une logique « pure », ni par la seule analyse grammaticale du sens de leurs définitions et principes qu'épuiserait l'axiomatique fermée d'une théorie unifiée dans un « paradigme ». Le sens référentiel des discours descriptifs et explicatifs, caractéristiques des sciences historiques, est indissociable d'un « ancrage pragmatique » du sens de tous leurs mots et de toutes leurs assertions dans un contexte particulier d'observation et de description. L'espace assertorique des sciences historiques est donc moins réductible encore à l'espace formel des opérations pures de la logique formelle, que ne l'est l'espace assertorique des sciences hypothético-déductives de la matière ou de la vie qui, capables de mettre en jeu le critère expérimental de la « réfutabilité » des « propositions logiquement universelles », peuvent de ce fait aspirer légitimement au statut de sciences expérimentales ».

J.C. Passeron, *La forme des preuves dans les sciences historiques*, **Revue européenne des sciences sociales**, n° XXXIX-120, 2001, (p. 35)

« L'histoire des sciences nous fait en effet constater que toute une série de propriétés de la preuve – comme l'universalité des assertions, la nécessité logique de la déduction dans une « démonstration », ou la « réfutabilité » (*falsifiability*) d'une proposition universelle dans les « théories empiriques » construites par les sciences expérimentales – n'ont jamais pu être transposées telles quelles dans une science sociale. Décrire le « raisonnement sociologique », c'est d'abord identifier les propriétés logiques par lesquelles sa manière de prouver se distingue de la nécessité d'une « démonstration » mathématique ou de la formulation d'une «

loi» universelle. Les théories d'une science expérimentale permettent de déduire d'une hypothèse la forme, nécessairement probante, de ses *tests* empiriques: c'est-à-dire d'en déduire une classe d'« énoncés d'observation » susceptibles d'être, dans tous les cas où ils se verraient vérifiés, les « falsificateurs » virtuels de l'hypothèse ».

J.C. Passeron, *La forme des preuves dans les sciences historiques*, **Revue européenne des sciences sociales**, n° XXXIX-120, 2001, (p. 35)

« La sociologie n'est pas ce que la plupart des sociologues en disent : ni lorsqu'ils la vantent orgueilleusement comme un savoir totalisant sur la société, ni lorsque, ingénument « scientistes », ils la pressent de devenir enfin, à grand renfort de mathématiques ou de formalisation, une « science dure » comme d'autres ; ni, bien sûr, lorsqu'ils se résignant à la considérer comme une « science molle » qui les console de cette position subalterne par sa vocation « humaniste ».

Aucune science sociale ne peut se réduire à une méthodologie des modèles, sauf à se résigner à n'être plus qu'un jeu formel, indifférent à la compréhension des phénomènes observés. Les sciences de l'enquête diffèrent fondamentalement des sciences du modèle par l'usage, exclusif ou non, qu'elles font du principe de rationalité pour expliquer les comportements humains. Le critère de maximisation d'une « utilité individuelle », sur lequel reposent les modèles de l'économie mathématique ou de la théorie des jeux, ne suffit pas à définir le langage théorique dont use un historien, un sociologue, un anthropologue ».

J.C. Passeron, Conférence à l'université de tous les savoirs, reproduit dans **Le Monde**, 11 avril 2000 (p. 14).

« La pluralité de leurs théories ne condamne pas les sciences sociales au scepticisme. (...) Les sciences sociales (...) disposent d'une panoplie de méthodes pour traiter leurs données et les faire parler. Toutes ces méthodes organisent des styles fort différents d'argumentation ; et c'est par ces différences entre « styles » d'interprétation, jamais complètement traduisible l'un dans l'autre, que des théories différentes construisent différemment leurs faits. Une explication économique ne réfute pas une explication sociologique, ou vice versa. Ce qui caractérise le statut épistémologique des sciences sociales, c'est que leurs méthodes ne peuvent transmettre la vérité d'une proposition à la suivante comme dans une chaîne déductive. Mais ces sciences ont en commun une autre manière de prouver : faire converger des preuves de forme logique différente dans un argumentaire d'ensemble, leurs arguments dans un langage de l'interprétation, leur interprétation dans une théorie plausible ».

J.C. Passeron, Conférence à l'université de tous les savoirs, reproduit dans **Le Monde**, 11 avril 2000 (p. 14).

« Il ne s'agit pas de récuser les vertus de la polémique scientifique. Celle-ci a toujours eu, jusqu'en ses formes les plus virulentes et les plus personnalisées, des fonctions de clarification théorique que les consensus de politesse, multipliés aujourd'hui par la vie de colloque, ont noyé dans cet esperanto diplomatique où l'intervenant commence par affirmer qu'il prolonge la pensée de l'interlocuteur avant de s'y opposer dans la phrase suivante. C'est, on le sait, dans les phrases batailleuses échangées entre coperniciens ou galiléens et aristotéliens au XVIIe siècle, entre cartésiens et newtoniens au XVIIIe, dans les polémiques ouvertes entre école rivales au XIXe, entre mathématiciens « formalistes » et « intuitionnistes » au XXe, que ce sont précisées et stabilisées, parfois persiflage et humour à l'appui, certaines des formulations décisives de l'histoire des mathématiques et de la physique. L'histoire des sciences obéit à une autre morale qu'à celle de la civilité puérile et honnête. »

J.C. Passeron (1991/2006), **Le raisonnement sociologique. Un espace non popperien de l'argumentation**, Albin Michel, Coll. L'évolution de l'humanité, (p. 236)

« Je me compte au nombre des sociologues qui n'ont ni doutes, ni réticences sur le caractère scientifique de cette discipline – dès lors qu'on s'accorde sur la spécificité du régime de scientificité propre aux sciences sociales considérées comme des sciences historiques. Par-delà la diversité des courants et des écoles qui s'affrontent dans des langages théoriques dont les concepts ne sont jamais complètement substituables, ce minimum d'entente épistémologique rassemble tous les chercheurs qui admettent la nécessité de soumettre leurs hypothèses à une épreuve empirique en même temps que celle d'interpréter sa portée dans les concepts d'une théorie cohérente »

Jean Claude Passeron, *A partir de Weber, Durkheim et Pareto*, **Commentaire**, n° 136, Décembre 2011, p. 1055

« Le doute sur le caractère scientifique de la sociologie serait-il devenu aujourd'hui majoritaire parmi les chercheurs, auteur, étudiants qui se réclament d'une science sociale ? Seule une enquête sociologique permettrait de trancher cette « dominance » que je croirais plutôt avoir décliné depuis la fin du XXe siècle. Il me semble que la contestation du statut scientifique revendiqué par la sociologie ne s'observe plus guère aujourd'hui qu'à la périphérie des métiers de la recherche, parmi les essayistes ou journalistes spécialisés dans les « questions de société », ou encore dans le discours dévot ou mystique qui n'a jamais cessé depuis les premières attaques spiritualistes contre la sociologie durkheimienne, de s'indigner du « matérialisme » et du « réductionnisme » supposés inhérents à toute science de l'homme fondée sur l'objectivation de ses objets et l'objectivité de ses preuves. Bref, je ne crois pas que la contestation de la sociologie comme science soit aujourd'hui « dominante » parmi les chercheurs. Chez les praticiens d'un métier historique, comme en toute autre pratique scientifique – soumise à une évaluation croisée par des pairs –, c'est la pratique même du métier qui plie la pensée des pratiquants à l'esprit scientifique »

Jean Claude Passeron, *A partir de Weber, Durkheim et Pareto*, **Commentaire**, n° 136, Décembre 2011, pp. 1055-1056

« Pour ce qui est, tout d'abord, des méthodes, il semble impossible d'introduire une opposition entre les sciences de l'homme et les sciences naturelles, ni du point de vue de l'expérimentation, ni de celui du calcul ou de la déduction »

J. Piaget : **Logique et connaissance scientifique**, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1967, (p. 1131).

« Le caractère propre de la connaissance scientifique est de parvenir à une certaine objectivité, en ce sens que moyennant l'emploi de certaines méthodes, soit déductives (logicomathématiques), soit expérimentales, il y a finalement accord entre tous les sujets sur un secteur donné de connaissance »

J. Piaget : **Logique et connaissance scientifique**, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1967, (p.14)

« L'empiriste naïf ou le partisan de la logique inductive (...) pense que nous commençons par rassembler et ordonner nos expériences et gravissons de cette manière les échelons de la science, ou, pour employer le mode d'expression formel, il pense que si nous désirons construire une science, nous devons commencer par rassembler des énoncés "protocolaires". Pourtant, si l'on m'ordonnait : "Faites un rapport sur les expériences que vous êtes en train de faire", j'aurais du mal à obéir à cet ordre ambigu. Devrais-je rapporter que j'écris, que j'entends sonner une cloche, crier un vendeur de journaux, bourdonner un haut-parleur ou devrais-je peut-être rapporter que ces bruits m'irritent ? Et à supposer même que cet ordre

puisse être exécuté, jamais la collection susceptible d'être formée de cette façon, aussi riche soit-elle, ne pourra constituer une science. Une science requiert des points de vue et des problèmes théoriques »

K. Popper (1973), **La logique de la découverte scientifique**, (1934), Payot, (p. 106).

« Des observations et plus encore des énoncés d'observations et des énoncés de résultats d'observations sont toujours des interprétations de faits observés; ce sont des interprétations faites à la lumière de théories ».

K. Popper (1973), **La logique de la découverte scientifique**, (1934), Payot.

« Les sciences empiriques sont des systèmes de théories (...) Les théories sont des filets destinés à capturer ce que nous appelons « le monde », à le rendre rationnel, l'expliquer et le maîtriser. Nous nous efforçons de resserrer de plus en plus les mailles. (...)

Mon point de vue est, en bref, que notre langage ordinaire est plein de théories, que l'observation est toujours une observation faite à la lumière de théories, que seul le préjugé inductiviste conduit à penser qu'il pourrait y avoir un langage phénoménal exempt de théories et susceptible d'être distingué d'un langage théorique. »

K. Popper (1973), **La logique de la découverte scientifique**, (1934), Payot, (p. 58).

« C'est donc toujours le problème qui est le point de départ. L'observation ne devient une sorte de point de départ que si elle révèle un problème ; ou, en d'autres termes, que si elle nous surprend, si elle nous montre que quelque chose dans notre savoir, dans nos attentes ou nos théories n'est pas tout à fait en ordre. Les observations ne conduisent donc à des problèmes que si elles entrent en conflit avec certaines de nos attentes conscientes ou inconscientes. Ce qui dans ce cas constitue le point de départ du travail scientifique, ce n'est pas tant l'observation pure et simple que l'observation dans sa signification spécifique – c'est-à-dire précisément l'observation qui crée un problème »

K. Popper : *La logique des sciences sociales*, in T. Adorno, K. Popper : **De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales**, Editions complexes, 1979, p. 77

« Afin de préciser davantage le contenu de ma thèse principale et son importance pour la sociologie, il convient de lui opposer certaines autres thèses provenant d'une méthodologie largement répandue qui est souvent avalée en toute inconscience.

Tel est le cas, par exemple, de ce naturalisme ou scientisme méthodologique erroné et déplacé, qui exige des sciences sociales qu'elles apprennent enfin des sciences de la nature ce qu'est la méthode de scientifique.

En effet, ce naturalisme déplacé pose des exigences du genre : commence par des observations et des mesures, soit, par exemple, par des enquêtes statistiques ; passe alors par induction aux généralisations et à la formation de théories. De cette manière tu approcheras de l'idéal d'objectivité scientifique, pour autant que ce soit possible dans le domaine des sciences sociales. Tu dois être conscient du fait que l'objectivité est bien plus difficile à atteindre dans les sciences sociales que dans les sciences naturelles (pour autant qu'elle puisse jamais être atteinte). Car objectivité signifie absence de jugement de valeur, et celui qui pratique les sciences sociales ne peut s'émanciper que dans des cas rarissimes des valeurs de la couche sociale à laquelle il appartient pour parvenir à un certain degré de neutralité et d'objectivité.

A mon sens, chacune des propositions que je viens d'attribuer à ce naturalisme fourvoyé est radicalement fausse, repose sur un mythe pur et simple : mythe qui n'est hélas que trop répandu et que trop funeste, du caractère inductif de la méthode des sciences naturelles, et qui induit en erreur sur le caractère de l'objectivité scientifique »

K. Popper : *La logique des sciences sociales*, in T. Adorno, K. Popper : **De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales**, Editions complexes, 1979, p. 78

« Il est totalement erroné de supposer que l'objectivité de la science dépend de l'objectivité de l'homme de science. Et il est totalement erroné de croire que celui qui pratique les sciences de la nature serait plus objectif que celui qui pratique les sciences sociales. Celui qui pratique les sciences de la nature est tout aussi partial que les autres hommes, et, à moins qu'il ne fasse partie de cette minorité qui produit constamment des idées nouvelles, il est malheureusement courant qu'il soit d'une partialité extrême pour les idées qu'il défend. (...) Ce qu'on peut appeler objectivité scientifique repose uniquement et exclusivement sur la tradition critique qui, en dépit des résistances, rend souvent possible la critique d'un dogme qui prévaut.

Autrement dit, l'objectivité de la science n'est pas une question d'individu, intéressant les hommes de science pris à part, mais une question sociale qui résulte de leur critique mutuelle, de la division du travail amicale-hostile entre scientifiques, de leur collaboration autant que de leur rivalité ».

K. Popper : *La logique des sciences sociales*, in T. Adorno, K. Popper : **De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales**, Editions complexes, 1979, p. 82

« La question n'est donc pas simplement que l'objectivité et l'absence de jugement de valeur sont pratiquement hors de portée de l'homme de science isolé, mais que l'objectivité et l'absence de jugement de valeur sont en elle-même des valeurs. Et comme l'absence de jugement de valeur est en elle-même une valeur, l'exigence d'une absence absolue de jugement de valeur est un paradoxe. Quoique cette objection ne soit pas tellement importante, il faut tout de même remarquer que le paradoxe disparaît entièrement de lui-même si nous remplaçons l'exigence d'absence de jugement de valeur par cette exigence selon laquelle l'une des tâches de la critique scientifique doit être de mettre à jour les confusions de valeur et de séparer les questions de valeur purement scientifiques : vérité, pertinence, simplicité, etc., des questions de valeur extra-scientifiques »

K. Popper, *La logique des sciences sociales. Rapport aux journées de Tübingen*, in **De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales**, Editions Complexes, p. 84 [1969]

R

« Personne n'a jamais cru que l'activité scientifique est miraculeusement protégée des passions, des intérêts et des conflits de pouvoir qui traversent ceux qui la font comme ils traversent la société où elle est immergée.

Mais, comme l'explique encore Bouveresse, « la question intéressante [...] est de savoir comment des motivations personnelles égoïstes et agressives, des conjectures « sauvages » et des inventions sans fondement peuvent, par le biais du contrôle intersubjectif sévère qui s'exerce à l'intérieur de la communauté scientifique aboutir à une acquisition ou à un progrès de la connaissance objective, et dans quelle mesure elles le peuvent ». C'est à cette question que Bourdieu, par exemple, s'est affronté dans quelques-uns de ses derniers livres : « Comprendre, sans faire appel à une forme quelconque de transcendance, que le [champ scientifique] est un lieu où se produisent des vérités transhistoriques »

Jean-Jacques Rosat (2009), *Préface*, in Paul Boghossian (2006/2009), **La peur du savoir.**

Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance, Agone (p. XXI) [La citation de Bouveresse est extraite d'un article intitulé *L'objectivité, la connaissance et le pouvoir* (2001) ; la citation de Bourdieu est extraite de **Science de la science et réflexivité**]

« Une théorie de la connaissance doit faire sa place à la distinction entre un énoncé vrai et un énoncé tenu pour vrai : une distinction inscrite dans tout usage du mot « vrai », donc indépendante de tout système épistémique historique, et qui doit être admise par chacun d'eux s'il veut être épistémique, c'est-à-dire un système de connaissances et pas seulement de croyances. Nous voulons pouvoir dire : « Même si les dreyfusards avaient perdu la bataille politique et si la culpabilité de Dreyfus avait été universellement admise ; il n'en resterait pas moins vrai qu'il était innocent ». Quelqu'un qui n'accepterait pas cette phrase et qui récuserait la différence entre la « vérité officielle » (ce qui est cru vrai) et la vérité tout court (ce qui est vrai) ne maîtriserait pas le concept de vérité : il ne saurait pas ce que « vérité » veut dire. Objecter ici que la phrase « Dreyfus n'étais pas coupable » est vraie relativement à un certain régime de vérité – en l'occurrence un certain mode d'administration de la preuve en matière judiciaire qui autorise entre autres l'examen de documents écrits (le bordereau qui se révèle être un faux) comme pièce à conviction – est parfaitement hors sujet ici. Si Dreyfus avait été soumis au régime de l'ordalie (jugement par l'épreuve du feu ou de l'eau) et si, dans ce système, il avait été déclaré coupable, il n'en serait pas moins resté innocent. Car être innocent ici, ce n'est pas être déclaré non coupable, c'est n'avoir effectivement pas trahi »
Jean-Jacques Rosat (2009), Annexe III Sur Foucault et la vérité, in Paul Boghossian (2006/2009), **La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance**, Agone (p. 175)

« Les dominés, en effet, ne peuvent espérer s'émanciper et retourner le rapport de force en leur faveur s'ils n'ont pas la possibilité de l'emporter sur les dominants dans l'espace des raisons : celui de la connaissance du monde et de la société où la seule force est celle des analyses et des arguments. C'est ce qu'avaient compris les Lumières en nouant l'alliance de la connaissance et de la liberté. En détruisant l'espace des raisons, le relativisme dénoue cette alliance et enferme les plus faibles dans le seul espace des rapports de force où ils seront, par définition, toujours les vaincus. « Proposer, comme on le fait quelquefois, de liquider définitivement des valeurs « dépassées » comme la rationalité critique ou communicative, la vérité et l'humanité, est une façon curieuse de concevoir le progrès, puisque cela revient à supprimer, sans aucune contrepartie explicite, la dernière protection dont disposent les faibles et les plus démunis contre l'arbitraire des plus forts et des mieux armés »
Jean-Jacques Rosat (2009), *Préface*, in Paul Boghossian (2006/2009), **La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance**, Agone (p. XXV) [La citation qui termine le texte est de J. Bouveresse. Elle est extraite de son livre **Rationalité et cynisme**, Editions de Minuit, 1984 (p. 48)]

« La pratique scientifique est une activité laborieuse qui met en jeu les actes et les méthodes au moyen desquels les hommes posent, examinent et résolvent les problèmes issus de leur volonté de structurer, par la voie de la pensée, un objet réel, afin d'aboutir à sa connaissance, à sa maîtrise et à sa transformation »
R. di Ruzza : **Eléments d'épistémologie pour économistes**, PUG, 1988, (p. 17)

S

« Nous pouvons nous contenter de rappeler que les discours les plus simples ont le meilleur écho dans l'espace démocratique, alors que les spécialistes des sciences humaines ont tous en commun de souligner - justement - que, les phénomènes sociaux étant complexes, les interprétations n'en peuvent être que complexes et nuancées. Cela peut nous rendre inaudibles en dehors du monde des chercheurs. (...) Nous ne devons pas pour autant renoncer à nos

analyses complexes ; elles sont par nature différentes des discours publics, mais elles sont plus vraies, parce que les relations entre les hommes sont effectivement complexes. Notre rôle consiste à rechercher, à travers cette complexité reconnue, des vérités partielles et provisoires. (...) il faut accepter - ou même revendiquer- la distance, y compris de vocabulaire, entre l'expérience sociale et les analyses qu'en proposent les spécialistes des sciences humaines, même si cela ne justifie pas pour autant le jargon inutile destiné aux seuls collègues. Il est normal que le discours des sciences sociales, outre son objectif de vérité, se donne aussi pour ambition d'être compris par tous les membres de la société démocratique. Mais, par sa nature même, il est inévitable qu'il ne soit que partiellement ou difficilement entendu."

D. Schnapper : "*L'échec du modèle républicain ? Réflexion d'une sociologue*", **Annales HSS**, juillet-août 2006, n° 4 (pp. 795-796)

« La seule voie qui soit conforme à la vocation de la connaissance scientifique et aux idéaux de la démocratie, la seule à laquelle nous puissions faire une confiance critique, c'est celle de la raison. Elle refuse le relativisme absolu et l'idée que tout se vaut. Elle affirme que la recherche patiente, modeste, fondée sur le travail et la réflexion, permet d'atteindre non pas une vérité transcendante que nos sociétés laissent à la liberté de chacun, mais des vérités scientifiques, c'est-à-dire partielles et provisoires, qui relèvent du développement de la connaissance rationnelle.

Il existe bien une forme de vérité, celle qui naît de la recherche lente, prudente et cumulative qui finit par entraîner, par corrections successives, l'accord de la majorité des savants. Il est vrai que les combats ne sont jamais définitivement gagnés et que le créationnisme est encore parfois enseigné comme une option scientifique parmi d'autres, mais personne ne prétend plus que la Terre soit plate et immobile »

D. Schnapper (2010), *En qui peut-on avoir confiance ?*, **Le Monde**, 15 juillet, (p. 14)

« Les événements sociaux constituent un tout. Ils forment un grand courant d'où la main ordonnatrice du chercheur extrait, de vive force, des faits économiques. Analyser un fait économique c'est déjà une abstraction, la première des nombreuses abstractions que les nécessités techniques imposent à notre pensée. »

J. A. Schumpeter : **Théorie de l'évolution économique**, Dalloz, 1983, (p. 1)

T

« Toute théorie du social aura à faire face sur deux fronts. D'un côté, ceux qui ne conçoivent la science que de calcul et d'expérience, qui ne peuvent imaginer d'autres sciences que celle qu'ils connaissent déjà et proposent comme idéal scientifique un modèle tristement imité de la physique; ceux-là contesteront toujours aux sciences sociales leurs possibilités théoriques. De l'autre, ceux qui ne tiennent pas en grande estime les sciences physiques, les champions de la subjectivité, du relativisme, de l'herméneutique et de l'ineffable, qui loueront plus que de raison les sciences sociales pour ce qu'elles ne sont pas; ceux-là parleront de sciences, mais plutôt comme la continuation de la théologie par d'autres moyens »

A. Testart, **Essai d'épistémologie**, Bourgois, 1991, (p. 15)

« Nous nous exprimons trop souvent comme si le monde était découpable en secteurs sur chacun desquels s'exercerait tout naturellement une science appropriée : la physique sur les phénomènes du même nom, la sociologie sur les « faits sociaux », etc. Mais le monde ne se laisse pas aussi facilement partager. Un objet aussi simple qu'une table ne se laisse ranger dans aucune science, en particulier parce qu'elle est objet d'étude pour toutes, pour la physique à l'évidence, pour la sociologie dans la mesure où elle est un produit social, pour la

psychanalyse dans la mesure où elle peut être objet de fantasme. On en dirait de même de n'importe quel élément de ce monde, fut-ce le pendule de Galilée ou l'homme. Ce ne sont pas les choses du monde qui se laissent ranger dans des tiroirs distincts, ce sont les opérations intellectuelles qu'on leur applique (...) Ce n'est pas la nature différente des choses, la qualité différente des événements qui suscite des sciences distinctes, c'est l'éclairage différent que chaque science porte sur les mêmes choses et les mêmes événements du monde. C'est la dimension d'étude que chacune privilégie, la problématique qu'elle développe »

A. Testart, **Essai d'épistémologie**, Bourgois, 1991, (p. 95)

« Le premier devoir de la sociologie est de regarder ce qui est caché, de dire ce qui est tu, de faire apparaître la faille d'un discours, la distance de la parole et de l'action »

A. Touraine : **Pour la sociologie**, Seuil, Coll. Points, 1974, (p. 88)

V

« Ce qui me frappe aujourd'hui dans la sociologie française, ce n'est pas tant l'opposition des écoles que le fait qu'une grande partie de la profession s'adonne à un empirisme naïf, en se faisant la caisse de résonance des acteurs interrogés sans éclairer sociologiquement leur discours. C'est aussi l'idée que la seule méthode sociologique serait l'entretien semi-directif et que l'objet de la sociologie porterait sur les discours, c'est-à-dire sur les représentations explicites que les acteurs donnent d'eux-mêmes et de leurs actions. A ce compte-là, la sociologie peine à se différencier du journalisme. (...) Le sociologue se veut modeste, refuse de dégager une « vérité » objective qui l'emporterait sur les représentations des acteurs qu'il observe. Il y a là beaucoup de paresse intellectuelle et comme un renoncement scientifique.

On peut rejeter le théoricisme et l'affrontement dogmatique sans pour autant donner dans un tel nihilisme intellectuel »

François Vatin, *Contre l'empirisme naïf*, **Commentaire** n° 136, Décembre 2011, p. 1092.

« On peut adopter provisoirement la distinction de Dilthey et Windelband : d'un côté, il y a les sciences nomographiques qui se donnent pour but d'établir des lois ou des types, et de l'autre les sciences idiographiques, qui s'intéressent à l'individuel ; la physique ou l'économie sont nomographiques et l'histoire est idiographique (quant à la sociologie, elle ne sait pas trop ce qu'elle est ; elle sait qu'il y a une place à prendre pour une nomographie de l'homme et elle voudrait être celle-ci ; mais souvent, sous le pavillon de la sociologie, on écrit ce qui est en réalité une histoire de la civilisation contemporaine, et ce n'est d'ailleurs pas ce qu'on fait de plus mal) »

P. Veynes : **Comment on écrit l'histoire** (1971), Seuil, Coll. Points, 1996 (p. 19)

« Mais la sociologie s'entête à être autre chose que l'histoire. Le résultat de cette ambition est que la sociologie n'a plus rien à dire ; aussi bien parle-t-elle à vide ou parle-t-elle d'autre chose. Somme toute, les livres qui se publient au titre de la sociologie peuvent être rangés sous trois chefs : une philosophie politique qui ne s'avoue pas, une histoire des civilisations contemporaines et enfin un genre littéraire séduisant, dont les cadres sociaux de la mémoire de Halbwachs sont peut-être le chef d'œuvre et qui a pris inconsciemment la succession des moralistes et tractatistes des XVIe-XVIIIe siècles ; la sociologie générale entre presque tout entière sous ce troisième chef. Pour le premier chef, la sociologie permet d'exposer, comme étant la science même, des opinions avancées ou conservatrices sur la politique, l'enseignement ou le rôle de la canaille dans les révolutions ; elle est alors philosophie politique. En revanche, et c'est le second chef, si un sociologue fait une étude statistique de la population étudiante de Nanterre et en tire une explication en compréhension de la révolte

universitaire de mai 1968, il fait de l'histoire contemporaine, et les historiens futurs auront à tenir compte de son travail et à étudier son interprétation ; aussi demandons-nous humblement pardon à ce sociologue du mal que nous semblons dire de la sociologie et le supplions de considérer que nous contestons le pavillon et non la marchandise. »

P. Veynes : **Comment on écrit l'histoire** (1971), Seuil, Coll. Points, 1996 (p. 357)

« ...récapitulons très didactiquement les trois degrés du savoir. La formule de Newton explique les lois de Kepler qui expliquent les mouvements des planètes ; la pathologie microbienne explique la rage ; le poids de l'impôt explique l'impopularité de Louis XIV.

Dans les deux premiers cas, nous avons des explications scientifiques et, dans le troisième, une description et de la compréhension. Les deux premiers ont exigé des découvertes et le troisième est enfant de Mémoire. Les deux premiers permettent des déductions ou des prévisions et des interventions, le troisième est affaire de prudence (il n'est de politique que de l'entendement). A la première catégorie correspondent des concepts très abstraits, « travail » ou « attraction » ; à la seconde, des concepts scientifiques issus du sens commun (...). A la troisième correspondent des concepts sublunaires. Cette troisième explication, c'est l'histoire ; quant à la sociologie, qui n'est ni la première ni la seconde, elle ne peut être que de l'histoire ou une paraphrase de l'histoire. »

P. Veynes : **Comment on écrit l'histoire** (1971), Seuil, Coll. Points, 1996 (p. 357-358)

W

« On a beaucoup dit que les sciences sociales n'étaient pas des sciences comme les autres, que la subjectivité du chercheur ne pouvait prétendre à aucune supériorité sur la subjectivité de ceux qu'il étudiait. Le novice a aussi tendance à s'inquiéter du fait qu'en présence de l'ethnographe, les personnes étudiées ne se comporteraient pas naturellement, qu'elles ne seraient pas authentiques en quelque sorte. Cette seconde critique portée contre l'ethnographie est facile à écarter. Prendre en compte les conditions de l'expérience et plus exactement les perturbations dues à la présence d'un observateur est au fondement de la physique du XXe siècle. C'est aussi la règle de base de l'ethnographie contemporaine : l'analyse n'est aboutie que lorsqu'elle a rendu compte des réactions des enquêtés à la présence de l'enquêteur.

En revanche, la première critique s'applique à toutes les sciences sociales et non seulement à l'ethnographie, et elle est autrement plus délicate à traiter. Elle donne lieu à des débats épistémologiques qu'il n'est pas question de trancher ici (même si l'on peut renvoyer aux positions de Granger, 1995, et de Bourdieu, 2001), mais sur lesquels l'ethnographe a intérêt, pour travailler sereinement, à prendre une position claire. (...) Etudier ses semblables - expérience à laquelle ne sont pas confrontées les sciences de la matière, et un peu moins les sciences de la vie que les sciences de la société - engendre chez le savant une angoisse d'autant plus grande que ces semblables lui sont émotionnellement plus proches. D'où le développement de multiples tactiques de mise à distance, dont les plus répandues consistent en précaution méthodologiques, protocoles, outils standardisés, machines le cas échéant. (...)

Le mot d'ordre des savants, des nains sur les épaules des géants, qui désigne la cumulativité des connaissances scientifiques, s'applique aussi aux sciences de la société qui, malgré leur spécificité (Aron, 1938), constituent le troisième étage des sciences descriptives (Weber, 1922, Colliot-Thélène, 2006) si l'on considère que le premier est occupé par les sciences de la matière et le second par les sciences du vivant. En effet, lorsqu'il est confronté, dès la préparation de son enquête et jusqu'à la publication de ses résultats, à des enquêtés qui le craignent ou l'apprécient, le fuient ou le recherchent, le manipulent ou le contestent, et vis-à-vis desquels il se sent, au fond, toujours coupable d'être là par une pure raison scientifique, l'ethnographe n'est pas seul. Il est entouré par les autres ethnographes et, au-delà, par les

autres *social scientists*, sociologues, anthropologues, historiens, morts ou vivants, avec lesquels il partage, au-delà des conflits et des intérêts, une même croyance dans la possibilité et la rigueur spécifique des sciences de la société, une même conviction de faire œuvre, une même certitude que le monde où nous vivons ne peut rester ou redevenir vivable que si son intelligibilité croît. »

Florence Weber, 2009, **Manuel de l'ethnographie**, PUF, Coll. Quadrige, (pp. 5-7)

« ... la notion de « rapport aux valeurs » désigne simplement l'interprétation philosophique de l'« intérêt » spécifiquement scientifique qui commande la sélection et la formation de l'objet d'une recherche empirique. Ces problèmes de pure logique ne sauraient légitimer dans la recherche empirique aucune espèce d'« évaluations pratiques ». Néanmoins, ils mettent en évidence, en concordance avec l'expérience historique, que les intérêts culturels, ce qui veut dire les intérêts axiologiques [Wertinteressen], indiquent la direction du travail purement empirique et scientifique. Il est clair que les discussions sur la valeur peuvent être l'occasion de l'épanouissement de ces intérêts axiologiques en une casuistique qui leur est propre »

Weber M. (1956) : **Essais sur la théorie de la science** (traduction Julien Freund), Plon, Press Pocket, coll. Agora, p. 395

« ... cette dangereuse illusion qui se figure qu'il est possible de parvenir à des normes pratiques ayant une validité scientifique à la faveur d'une synthèse ou d'une moyenne de plusieurs points de vue partisans. En effet, une pareille illusion, parce qu'elle se plaît à masquer ses propres étalons de valeur sous le couvert du relativisme, est beaucoup plus nuisible à l'impartialité de la recherche que la vieille croyance naïve des partis en la possibilité de démontrer scientifiquement leurs dogmes. Devenir capables de faire la distinction entre connaître et porter un jugement et accomplir notre devoir de savant qui consiste à voir la vérité des faits aussi bien qu'à défendre nos propres idéaux, voilà tout ce à quoi nous désirons nous habituer à nouveau avec plus de fermeté »

M. Weber : « *L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales* » (1904) in **Essais sur la théorie de la science**, Plon, Coll. Pocket-Agora, 1992, (p. 129)

« Car une *spécialité* scientifique est une technique, elle enseigne des moyens *techniques*. Mais là où l'on débat de valeurs, le problème se trouve projeté sur un autre plan de l'esprit, d'où la science est absente ; plus précisément, on entre alors dans un *questionnement* totalement hétérogène. *Aucune* spécialité scientifique et aucune connaissance scientifique, si importante soit-elle, - et je range bien sûr dans cette catégorie les découvertes de Freud, si elles se confirment définitivement -, ne livre de « vision du monde ». Et inversement : un essai, qui veut être un sermon - et qui *est* un *mauvais* sermon -, n'a pas sa place dans une revue scientifique spécialisée.

Weber M. (2002) : Lettre à Else Jaffé du 13 septembre 1907 in : **Revue française de sociologie**. 2002, 43-4 (p. 683)

« En outre, je ne voudrais pas non plus ouvrir une discussion sur la « difficulté » de séparer la constatation empirique et l'évaluation pratique. C'est chose difficile. Nous tous, le signataire de ces lignes qui se fait l'avocat de cette exigence aussi bien que d'autres, nous nous y heurtons sans cesse. Pour le moins, les partisans de l'économie politique dite à tendance éthique devraient savoir que la loi morale est, elle aussi, irréalisable et pourtant elle passe pour « obligatoire ». Un examen de conscience pourrait peut-être montrer qu'il est tout particulièrement difficile de s'acquitter de ce postulat parce que nous ne renonçons jamais qu'à contrecœur à entrer dans le jeu si intéressant des évaluations, d'autant plus qu'elles nous donnent l'occasion d'ajouter notre « note personnelle » tellement excitante. »

Weber M. (1917/1956), *Essai sur le sens de la « neutralité axiologique » dans les sciences sociologiques et économiques*, in **Essais sur la théorie de la science** (traduction Julien Freund), Plon, Presse Pocket, Coll. Agora, p. 377

« Je me contenterai seulement de rappeler que la notion de « rapport aux valeurs » désigne simplement l'interprétation philosophique de l'« intérêt » spécifiquement scientifique qui commande la sélection et la formation de l'objet d'une recherche empirique »

Weber M. (1917/1956), *Essai sur le sens de la « neutralité axiologique » dans les sciences sociologiques et économiques*, in **Essais sur la théorie de la science** (traduction Julien Freund), Plon, Presse Pocket, Coll. Agora, p. 395

« De même a surgi sans cesse le malentendu puissant et presque inconcevable qui me fait grief d'avoir affirmé que la science empirique ne saurait traiter les évaluations « subjectives » des êtres humains comme objet de ses recherches (alors que la sociologie en général et la théorie du marginalisme en économie politique reposent justement sur la présupposition inverse). En réalité il s'agit là exclusivement de l'exigence extrêmement triviale qui impose au savant ou au professeur de faire absolument la distinction, puisque ce sont deux séries de problèmes tout simplement hétérogènes, entre la constatation de faits empiriques (y compris le comportement « évaluatif » des êtres humains subjectifs qu'on étudie) et sa propre prise de position évaluative de savant qui porte un jugement sur des faits (y compris les éventuelles « évaluations » des êtres empiriques qui deviennent l'objet de son étude), en tant qu'il les considère comme désirables ou désagréables et adopte en ce sens une attitude « appréciative ».

Weber M. (1917/1956), *Essai sur le sens de la « neutralité axiologique » dans les sciences sociologiques et économiques*, in **Essais sur la théorie de la science** (traduction Julien Freund), Plon, Presse Pocket, Coll. Agora, p. 380.

« On obtient un idéaltype en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène. On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle : c'est une utopie. Le travail historique aura pour tâche de déterminer dans chaque cas particulier combien la réalité se rapproche ou s'écarte de ce tableau idéal »

Weber M. (1904/1956), *L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politiques classes*, in **Essais sur la théorie de la science** (traduction Julien Freund), Plon, Presse Pocket, Coll. Agora, pp. 172-173.

« En quoi consiste maintenant la signification de ces concepts idéaltypiques pour une science empirique telle que nous proposons de la pratiquer ? D'avance nous voudrions insister sur la nécessité de séparer rigoureusement les tableaux de pensée dont nous nous occupons ici, qui sont des « idéaux » dans un sens purement *logique*, de la notion du *devoir-être* ou de « modèle ». Il ne s'agit, en effet, que de constructions de relations qui sont suffisamment justifiées au regard de notre *imagination*, donc « objectivement possible », et qui semble adéquates à notre savoir nomologique »

Weber M. (1904/1956), *L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politiques classes*, in **Essais sur la théorie de la science** (traduction Julien Freund), Plon, Presse Pocket, Coll. Agora, p. 174.

« Aussi serons-nous inévitablement amenés à donner dans les colonnes de notre revue – en particulier à propos du commentaire des lois – la parole à la politique sociale qui s'occupe de présenter les idéaux, à côté de la science sociale qui s'occupe de l'ordre rationnel des faits. Toutefois, il ne nous viendrait pas à l'idée de faire passer pour de la « science » des discussions de ce genre et, de toutes nos forces, nous nous garderons bien de donner dans une pareille confusion ou méprise. En effet, en ce cas, ce n'est plus la science qui parle. Aussi le deuxième commandement fondamental de l'impartialité scientifique est-il celui-ci : Il importe à tout moment d'indiquer clairement dans ce cas aux lecteurs (et, répétons-le, avant tout à soi-même) où et quand cesse la recherche réfléchie du savant et où et quand l'homme de volonté se met à parler, bref d'indiquer à quel moment les arguments s'adressent à l'entendement et quand au sentiment. La confusion permanente entre discussion scientifique des faits et raisonnement axiologique est une des particularités les plus fréquentes et les plus néfastes dans les travaux de notre spécialité. C'est uniquement contre cette confusion que sont dirigées nos remarques précédentes et non contre l'engagement en faveur d'un idéal personnel. Absence de doctrine et « objectivité » scientifique n'ont entre elles aucune espèce d'affinité interne »

Weber M. (1904/1956), *L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politiques classes*, in **Essais sur la théorie de la science** (traduction Julien Freund), Plon, Presse Pocket, Coll. Agora, p. 132.

« L'Archiv combattra impitoyablement cette dangereuse illusion qui se figure qu'il est possible de parvenir à des normes pratiques ayant une validité scientifique à la faveur d'une synthèse ou d'une moyenne de plusieurs points de vue partisans. En effet, une pareille illusion, parce qu'elle se plaît à masquer ses propres étalons de valeur sous le couvert du relativisme, est beaucoup plus nuisible à l'impartialité de la recherche que la vieille croyance des partis en la possibilité de « démontrer » scientifiquement leurs dogmes. Devenir capables de faire la distinction entre connaître et porter un jugement et accomplir notre devoir de savant qui consiste à voir la vérité des faits aussi bien qu'à défendre nos propres idéaux, voilà tout ce à quoi nous désirons nous habituer à nouveau avec plus de fermeté »

Weber M. (1904/1956), *L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politiques classes*, in **Essais sur la théorie de la science** (traduction Julien Freund), Plon, Presse Pocket, Coll. Agora, p. 129.

« Weber concède que le sociologue, l'économiste ou l'historien expriment leur subjectivité en choisissant leur objet d'étude selon les intérêts qui les inspirent. Mais cette partialité axiologique ne s'étend pas à la science elle-même. La validité objective des sciences sociales

est indépendante des présuppositions cognitives qui fondent subjectivement leur mode d'objectivation du réel. Le savant est en effet lié aux normes rationnelles définies par la pensée scientifique. Il ne peut se soustraire à la présupposition d'un mode de connaissance dont la validité existe de façon autonome par rapport à ses intérêts de connaissance »

Gonthier F. (2006), *Relativisme et vérité scientifiques chez Max Weber*, **L'année sociologique**, 2006/1, vol. 56.